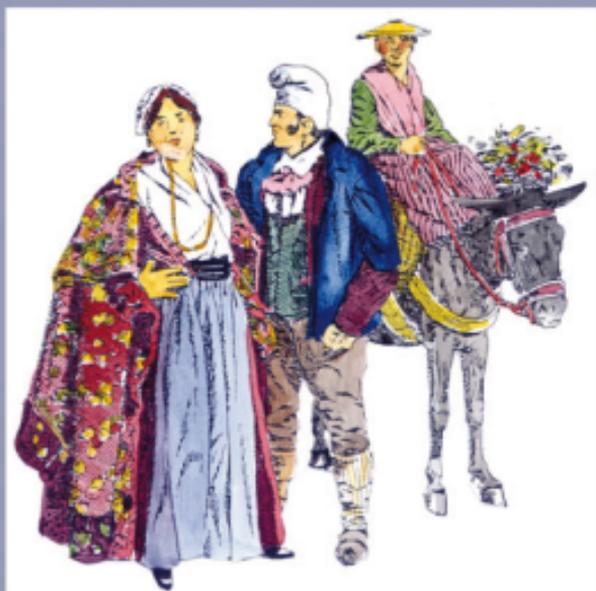


Simone Chamoux

GENS DE PROVENCE



utovie

GENS DE PROVENCE

Simone Chamoux
a également publié :

aux ÉDITIONS D'UTOVIE :
LES OLIVES DU SOLEIL DANS LA CUISINE
CONFIDENCES D'UNE CUISINIÈRE PROVENÇALE

et
LE TÉMOIN (Ed. Pages, 1989)
CHRONIQUES VILLAGEOISES (Presses des Baronnies, 1993)

l'illustration de couverture
est de Claire Hache

© UTOVIE, 1997

SIMONE CHAMOUX

**GENS
de
PROVENCE**

éditions d'utovie

Avertissement

Ces portraits sont peints à partir de faits réels et de documents authentiques : actes d'état civil ou de catholicité, minutes notariales, archives communales, cadastres anciens, etc.

Mon grand-père nous a dit bien des fois, qu'il avait assisté à la canonnade du 4 Avril 1871, et l'oncle Paul se vantait d'avoir été oublié dans le devès, par la petite bergère des Chamoux quand il était encore dans ses langes.

Les lettres du curé des Orres n'ont pas résisté aux grands rangements qui suivirent le décès de ma grand-mère. Mais je les savais à peu près par cœur.

Le patron du col de la robe de madame Desandrés sert toujours de marque-page dans un registre de minutes de son petit-fils. On trouve aussi dans ce registre plusieurs pailles de blé soigneusement aplaties, trois cartes à jouer et une plume, une véritable plume d'oie taillée pour écrire et qui n'a guère servi. Il y a toujours eu des gens distraits.

Le livre de Gaston Tournier, *Les galères de France et les galériens protestants* m'a mis sur la trace d'Antoine Rasclard et, grâce à un cousin

généalogiste, j'ai pu avoir accès au registre d'écrou.

La sécheresse de 1699 et la peste de 1720 sont largement mentionnées dans les archives communales.

L'ex-voto représentant Jean Raffin est toujours visible à Piégon.

Une délibération des consuls de Vaison de l'année 1605, décide la destruction d'une antique statue de marbre blanc à laquelle les habitants rendaient un culte. Rien ne prouve que la décision ait été suivie d'effet. Certains sont mêmes prêts à parier qu'aujourd'hui encore, en cherchant bien...

L'émouvant testament d'André Favier et l'extraordinaire acte de séparation d'Etienne Istre d'avec Suzanne Marin sont conservés, ainsi que tous les actes notariés auxquels il est fait référence.

Une copie de la reconnaissance de ce que les habitants de Villeperdrix doivent à leur Seigneur figure dans les pièces du procès qui les opposa à Noble André-Jérôme de Plantin entre 1742 et 1747.

Je n'ai pas résisté au plaisir de prendre la pose sur la photo de famille et, bien sûr, d'y entraîner mon époux. Quelques uns de ses aïeux l'ont suivi. Comment leur en vouloir ?

Bref, ceux que vous allez rencontrer ne sont pas tous mes parents, mais je les aime tous.

Introduction

J'avais cinquante ans. Ma mère venait de mourir. J'étais épuisée par ces longs mois de vaine lutte pour essayer, encore une fois, de conquérir son amour.

C'est le moment que choisit un médecin de grand renom pour m'annoncer que je n'avais plus que quelques mois à vivre.

Passer de l'autre côté ne m'a jamais effrayée. Tant de gens l'ont fait. Et pourquoi mourir serait-il plus difficile que naître ?

Ce qui me tourmentait, c'était la crainte d'arriver en pays inconnu, d'être, encore une fois, l'étrangère.

L'idée me vint d'aller à la découverte de ceux qui m'ont précédée et, qui sait, peut-être d'aller à leur rencontre.

De ceux dont mon enfance avait croisé la route, il me restait si peu de choses, l'éclat bleu d'un regard, un délicat parfum de bergamote. Alors, à quoi reconnaîtrais-je les autres si je n'y prenais garde ?

Au fil des années, de ville en village, de plaine en montagne, de métairies en châteaux, je les ai retrouvés.

Aujourd'hui, il me semble que je les connais. Du moins les plus proches. Les maçons en taillole rouge, les paysans des collines de Marseille, le piémontais, les peigneurs de chanvre du massif de Chartreuse et les tisserands des Baronnies. Et les femmes ! les repasseuses de linge fin, les filles de notaire, les nièces de curé et les demoiselles de château. Même la pauvre fille qui déposa furtivement son enfant au tour de l'hôpital d'Embrun ne m'est plus totalement inconnue.

Peu à peu, leurs silhouettes ont émergé des brumes de l'oubli. Au hasard d'un contrat de mariage, d'un testament, j'ai pu entrevoir furtivement un trait de caractère, une particularité physique. J'ai même retrouvé un vrai portrait sur un ex-voto et un signalement sur un registre d'écrou.

Et quelquefois je retrouve un peu de l'un d'eux dans mes enfants et dans mes petits-enfants. Oh ! de petites choses ! Un geste un peu gauche, une tournure de phrase, un soupir. Comme si une étincelle de vie continuait, tenace, à briller tout au long de la grande nuit des temps.

C'est peut-être cela l'éternité.

Mercredi 5 Septembre 1928
A Marseille, 100 Avenue des Chartreux.

**Où je vous demande
la permission de me présenter.**

Je suis née dans le désordre, sur une triple épaisseur de *Petit Marseillais* ⁽¹⁾, par une chaude nuit de fin d'été. Notre appartement donnait sur l'avenue des Chartreux qui était à l'époque bordée de beaux platanes et sillonnée de tramways grinçants.

Le désordre venait de ce que ma mère — qui, en bonne marseillaise, était « une grosse propre » — avait absolument tenu à faire le grand ménage de sa chambre avant l'événement tant attendu. Mais elle s'y était pris un peu tard et, quand elle eut décroché les rideaux pour les mettre à tremper dans le grand *tian* ⁽²⁾ de terre cuite qui trônait sur la *pile* ⁽³⁾ de la cuisine, et grimpé sur une chaise pour ôter la poussière sur le dessus de l'armoire à glace, elle sentit que tout n'allait pas très bien. Les douleurs la prirent vraiment quand elle tira la commode pour mieux la cirer.

Il ne restait plus qu'à appeler la voisine, qui

1. *Le Petit Marseillais* : quotidien régional
2. *Tian* : récipient en terre cuite à usage multiple.
3. *La pile* : à Marseille, l'évier.

envoya son mari chercher la sage-femme et ma grand-mère.

Ma grand-mère essaya sans succès de remettre la commode en place. Faute de mieux, elle étendit les rideaux ce qui eut le mérite de vider le tian et de libérer la pile. Puis elle mit de l'eau à bouillir.

La sage-femme, pour un premier à naître ne s'était pas mis les sangs en feu. Elle arriva une bonne heure plus tard, son paquet de vieux journaux sous le bras et commença par construire une alèse efficace sur le lit conjugal.

Mais j'étais plus pressée de venir au monde que ce qu'elle avait cru, et elle n'eut pas le temps de donner le lavement traditionnel à la future accouchée. Elle accueillit donc dans son tablier une petite merdeuse qu'elle récura soigneusement et inonda d'eau de Cologne, qualité extra, achetée chez mademoiselle Adeline, la droguiste du quartier.

Mes premiers cris furent couverts par la sirène de police-secours, venant embarquer les protagonistes d'une rixe éclatée dans le bar qui occupait le rez-de-chaussée de notre immeuble. Il n'y eut pas de blessé, mais un de nos rideaux prit un trou de six-trente-cinq. C'est dommage parce que c'étaient de très beaux rideaux en filet ornés de feuillage et d'angelots brodés mains, et qu'un des angelots eut irrémédiablement la feuille de vigne percée.

Entre-temps, on réussit à joindre mon père qui

traitait une affaire importante au bistrot de la place du Jardin des Plantes. Je ne sais pas laquelle, mais à cette heure-là, c'était sûrement une belote ou un rami. Il trouva donc la chambre sans rideaux, la commode de travers, sa femme accouchée et moi dans la corbeille à linge. Comme vous le savez, en Provence, on ne prépare pas le berceau à l'avance, ça porte malheur. En réalité, on triche un peu et le berceau était prêt, mais chez l'autre grand-mère, deux rues plus loin.

Mon père avala sa déception. Passe pour les rideaux, la commode au milieu de la chambre, et le tas de *Petit Marseillais* roulés en boule dans le couloir. Mais une fille ! Ça c'était dur à digérer.

Il était artisan maçon, son grand-père possédait une des plus importantes carrières de pierre de la ville de Marseille. Avec ses frères, ils formaient ce que l'on appellerait aujourd'hui, une société de promotion immobilière, achetant des terrains et les couvrant de villas.

Dans cette famille-là, on avait besoin d'argent, d'idées, de courage, de travail et même de santé, bref de tout, sauf d'une fille.

Ma grand-mère, inquiète, lui demanda comment il me trouvait. Il répondit : « elle sent une odeur bizarre ». Puis il plia autant qu'il le put sa haute taille, prit la corbeille à linge par les anses et la souleva. Je fis donc la moitié du chemin vers son amour.

Il embrassa bien doucement ma menotte pour sceller le pacte et reposa la corbeille à linge et son contenu insolite sur les *malons*.⁽⁴⁾

4. Les *malons* : le carrelage

Dans les années Trente.
A Marseille, quartier des Chartreux,
3 bd Altaras, 2e étage, devant.

MARIE RIPPERT
épouse ALLEGRET, ma grand-mère

Marie Allegret, ma grand-mère était l'âme de la maison. Petite, un peu voûtée, son fin visage couronné de neige, illuminé par un regard doré, elle glissait légèrement d'une tâche à l'autre, sans jamais perdre patience, ni se décourager. Vite apeurée, elle faisait face vaillamment à tous les problèmes domestiques. Elle était ma marraine, mon bonheur, ma force et mon refuge.

Sur elle reposait toute l'organisation matérielle de la maison. Et ce n'était pas une mince affaire. Dans ce petit appartement vivaient cinq adultes plus un enfant et, de l'aube à la nuit, fonctionnait un atelier de couture.

Quand les deux ouvrières arrivaient à huit heures du matin en hiver, à sept heures en été et plus tôt les jours de grande presse, l'atelier devait être prêt pour le travail, balayé, aéré et le lit où avait dormi mon oncle transformé en divan sur lequel on pourrait déposer les ouvrages en cours de réalisation. Mais surtout pas s'asseoir dessus ce qui aurait risqué de

l'abîmer.

Mon lit d'enfant bien sûr, avait été replié en grande hâte et ôté du couloir où il gênait le passage.

Le plus tôt possible la chambre à coucher de mes grands-parents devait pouvoir servir de salon d'essayage. Le couvre-lit de dentelle bien tendu, le tapis en place entre les deux miroirs.

Ma grand-mère avait une grande maîtrise de ces transformations qu'elle organisait comme au théâtre. En vérité, elle avait fait ça toute sa vie, puisqu'avant de servir d'atelier de couture à sa fille aînée, la pièce pompeusement appelée salle à manger, servait d'échoppe de cordonnier à son père.

Mais chez nous se posait un cruel problème d'ordre culinaire. A cause des odeurs. Je ne sais pas pourquoi, mais ma tante se serait crue déshonorée si une de ses clientes avait humé le fumet de notre futur repas en essayant une robe. Aussi pour avoir du chou au menu, fallait-il compter sur un jour sans essayage. Si une cliente survenait tout de même, pour une commande par exemple, ou bien pour régler une facture, c'était une véritable catastrophe qu'on tentait de conjurer par un système compliqué de courants d'air.

De même les marmites ne devaient pas bouillir trop fort. Sans doute pour économiser le gaz. Mais j'ai longtemps cru que cela dérangeait les précieuses clientes.

Bien entendu, l'entretien du linge incombait à

ma grand-mère, et à elle seule. Elle en avait pour toute la journée du jeudi. Aussi avant de commencer mettait-elle à cuire un pot-au-feu qui nous ferait deux repas, puisque le soir nous mangerions des pâtes fines cuites dans le bouillon et les restes de viande et de légumes passés à la poêle avec quelques pommes de terre supplémentaires.

Lorsque le mistral soufflait, c'est-à-dire à peu près chaque semaine, tout était sec le soir et prêt à repasser et à raccommoder le vendredi. On raccommodait beaucoup en ce temps-là. Les étoffes étaient peu solides et la façon de les nettoyer, en frottant énergiquement, les usait rapidement. Et surtout, il fallait économiser.

L'économie était le grand principe de la maison. Mon grand-père payait lui-même le gaz, l'électricité et le charbon. Pour le reste, il remettait chaque lundi matin une petite somme à ma grand-mère. N'ayant pas la moindre notion de comptabilité, elle avait trouvé un système de gestion très simple et très efficace. Sur la hotte de la cheminée de la cuisine, encadrant le réveil, trônait une garniture de porcelaine, pots d'un côté, pichets de l'autre. Elle y répartissait ses finances. Il y avait le pot où elle mettait de quoi payer les pommes de terre achetées chaque automne à un grossiste de Pertuis, le pot où était l'argent du vin livré en baril de trente litres chaque mois, celui pour l'huile et le savon aussi achetés en gros. Le plus grand pot était affecté aux

dépenses quotidiennes, et le petit aux imprévus. C'est là qu'elle puisait une pièce quand j'avais des billets de loterie ou des timbres antituberculeux à vendre. Quand une grosse dépense s'imposait, par exemple lorsqu'il devint indispensable d'avoir un meuble de rangement dans la cuisine, elle y affectait un pichet. Sa trésorerie débordait ainsi le réveil par la droite, cause d'un gros souci.

Par des ruses savantes, marraine arrivait à s'offrir quelques unes des choses qu'elle désirait. Par exemple, elle retirait de la circulation les pièces de cinquante centimes et en bourrait les bobèches des chandeliers de sa chambre. C'est comme ça que j'ai eu pour ma première communion, un chapelet en argent à grains de nacre.

Elle collectionnait aussi les timbres-verts. C'étaient des vignettes que donnaient les épiciers pour un certain montant d'achats. On les collait dans un carnet et lorsqu'on avait suffisamment de carnets pleins, on pouvait les échanger contre un objet. Grâce aux timbres-verts nous eûmes des torchons à carreaux à la cuisine, et une glace avec son cadre en fer forgé dans l'entrée.

Sur la fin de sa vie, ma grand-mère eut terriblement envie d'un carillon. Il était en acajou et égrenait tous les quarts d'heure la sonnerie de Westminster Abbaye. Il trônait dans la vitrine d'un horloger de Valensole, où depuis 1936 nous passions quinze jours en août. Elle se résolut à vendre

quelques bijoux qui lui venaient de sa tante et elle installa triomphalement le carillon dans la salle à manger-atelier. Ce fut la source d'un sérieux conflit. Car Westminster tous les quarts d'heure, passe encore le jour, mais la nuit...

Marraine aimait la vie, la joie, la fête. Elle avait été très bonne danseuse et gardait dans le tiroir de sa commode son éventail de dentelle et son carnet de bal. Elle aimait aussi marcher dans les rues, regarder les vitrines. Et Dieu sait si elle en avait l'occasion avec tous les achats à faire, commissions pour la maison, fournitures pour l'atelier.

Elle trouvait encore le temps de faire d'innombrables travaux de crochet. Elle y était très habile et se désolait de me voir si maladroite. J'ai toujours pensé à elle lorsque, bien plus tard, j'ai enfin réussi un ouvrage.

Mon grand-père l'appelait Marie, ma mère et ma tante Maman, les ouvrières Madame Allegret. Elle nous aimait tous et faisait régner l'harmonie entre nous, ce qui devait être, je m'en rends compte aujourd'hui, une tâche épuisante.

Oui, elle était véritablement l'âme de la maison.

Jeudi 2 Août 1934.
De Marseille à Châteauneuf-de-Bordette.

La famille ALLEGRET part en voyage

Tout le monde sait qu'à Marseille il y a de tout et quelques Marseillais.

De temps en temps un type de Dunkerque ou de Roubaix fait l'intéressant en disant à la Radio qu'en arrivant à Marseille par la porte d'Aix on a l'impression de débarquer à Alger. C'est vrai mais ce n'est pas nouveau : mon grand père disait déjà ça en 1930 (et mademoiselle de Scudéry ⁽⁵⁾ bien avant lui). Il disait même « de la porte d'Aix jusqu'aux Templiers ⁽⁶⁾ c'est rien que des Mozabi ».

Je n'ai jamais su, ni lui non plus sans doute si les Mozabi de la porte d'Aix étaient des habitants du Mozambique ou les Moabites dont parle l'Écriture et Victor Hugo dans *Booz endormi* ou peut-être ces

5. Elle écrivait : « Vendredi passé qui était le lendemain de la Fête Dieu vous eussiez vu... les belles dames... les seigneurs, les gueux, les bourgeois, les levantins avec leurs longues pipes. Tout ce que la ville compte d'étrangers était confondu... Je n'ai jamais vu de spectacle plus éblouissant ».

6. *Les Templiers* : célèbre brasserie marseillaise, située dans la porte basse du même quartier, non loin du port.

Sidi qui appelaient « mon z'ami » leurs compagnons de Verdun ou des Eparges. Nous ne l'avons jamais su parce que nous n'y allions jamais.

Il y avait comme ça des quartiers de la ville qu'on évitait discrètement mais fermement : les Catalans pleins d'Espagnols, la Préfecture où cousaient les Arméniens, Saint-Jean où on parlait « babi » ! ⁽⁷⁾ Quelquefois le dimanche on s'aventurait sur le Prado, mais il y avait toujours quelqu'un pour dire bien haut que c'était « clafi » ⁽⁸⁾ de riches Grecs. Et dans la foulée on rappelait l'existence de la colonie Peaux-Rouges composée de descendants du personnel du cirque Buffalo qui avaient refusé de quitter la ville où étaient enterrés leurs chevaux morts de la terrible épidémie de Bédoule.

Mais nous n'étions pourtant pas de « vrais » Marseillais. De vrai Marseillais je n'en ai guère connu qu'un, et encore il ne s'en vantait pas, étant né à Aubagne un jour de foire, sans doute par erreur et précipitation de voir le monde, ce que sa mère lui reprocha pendant quarante ans. Nous autres comme la plupart des gens que nous côtoyions, nous habitons Marseille depuis trois ou quatre générations selon le sens dans lequel on remontait l'arbre généalogique, mais nous étions « des Alpes ».

De plusieurs régions des Alpes qui sont une

7. *Babi* : Italiens.

8. *Clafi* : bourré (le verbe clafier est utilisé pour le gavage des oies).

grande montagne pourvue de plusieurs nationalités.

Mais parce que mon arrière-grand-père savait écrire, nous n'avions jamais perdu le contact avec ce petit village de la Drôme d'où il était parti avec sa caisse de cordonnier contenant deux tiers-points et un tranchet que j'ai encore. Il y avait maintenant plus de quatre-vingts ans. Comme c'était vraiment un tout petit village, pour nos voisins et amis de Marseille nous étions de Nyons. Cela faisait plus chic et ceux qui savaient leurs départements connaissaient le nom de cette sous-préfecture.

Et à Nyons on pouvait y aller par le train. Ça c'était *extraordinaire* ! Tous les deux ou trois ans on organisait une véritable expédition qui nous permettait de revoir nos montagnes et notre lointaine famille.

Tout d'abord on allait rendre visite à des connaissances, concierges rue Grignan, qui étaient de Sahune et on posait avec délicatesse la question de savoir s'il n'y avait pas un petit projet de voyage dans l'air. Car l'idée de partir seuls ne nous serait jamais venue. Ils avaient deux filles, nous étions six : on pouvait raisonnablement affronter les périls du voyage.

Quand tout le monde était d'accord sur la date du départ les préparatifs commençaient. Ma grand-mère montait de la cave « le gros panier » d'osier à couvercle qui fermait à clef, et empruntait une valise en carton bouilli à notre voisine de palier. Puis elle

passait notre garde-robe en revue pour décider de ce qui était trop étroit, trop court pour nous, voire trop usé mais qui pouvait encore servir « à la campagne ».

Généralement j'étais chargée de découdre et de récupérer les boutons qui pouvaient encore nous servir et de les remplacer par d'autres, récupérés antérieurement sans doute. Notre système d'économie domestique était très compliqué mais faisait l'admiration des voisins.

Puis nos affaires de rechange empilées dans le fameux panier nous descendions en ville, ma grand mère et moi un jeudi après-midi acheter un quart de café vert, un kilo de sucre, un morceau de savon et un demi litre de rhum Saint James dans sa bouteille carrée; toutes choses précieuses destinées à être offertes à notre accueillante famille lointaine. En remontant l'avenue des Chartreux nous comparions les prix affichés dans les vitrines avec ceux que nous avions payés. L'économie réalisée nous faisait oublier le mal aux pieds inévitable... Ma mère de son côté faisait une ample provision de fil à coudre « au chinois » noir et blanc car bien sûr elle paierait une part de notre écot en travaux de couture. Mon grand-père essayait de récupérer quelques vieux hebdomadaires auprès de son patron. Il ne restait plus qu'à confier l'apidistra et les canaris à la voisine...

Et un matin le réveil sonnait à cinq heures. Il

sonnait aussi chez les voisins du dessous dont le père et le fils aîné nous aideraient à porter le gros panier jusqu'à la gare Saint Charles qui est bien belle — mais *s'ils* avaient pu, les messieurs de Paris qui ont tracé la ligne l'auraient volontiers quillée sur la tête de la Vierge de la Garde rien que pour embêter les pauvres gens de Marseille. En attendant, au prix où sont les taxis, c'est une véritable excursion !

Enfin nous y voilà... Avec une bonne heure d'avance. Nos amis de la rue Grignan y sont déjà avec leurs filles, leurs bagages et leur chien, un affreux corniaud dont il n'est pas question de payer le voyage. Sa maîtresse l'a enfermé dans un sac de toile à deux anses dont il trouve bien vite le moyen de sortir les pattes de derrière. Cela nous vaut un certain succès parmi les futurs voyageurs, l'être humain étant toujours ravi lorsqu'un de ses semblables roule l'administration et risque d'offrir le spectacle gratuit de se faire prendre.

Cette heure d'attente était vraiment épouvantable. Mon grand-père était allé chercher les billets nous laissant en proie à des questions très angoissantes : ma mère avait-elle bien fermé le gaz ? coupé l'eau ? qui était sorti le dernier ? où était la clef ? qui avait accroché les volets ? et le courant ! qui avait coupé le courant ? Ma grand-mère comptait et recomptait nos paquets persuadée qu'il en manquait un...

Pour remettre un peu de calme quelqu'un

proposait de déjeuner ce qui s'imposait puisque nous étions partis aux aurores avec seulement une goutte de café au lait dans l'estomac (accompagnée il est vrai de quelques tartines). Assis sur deux bancs, dos à dos avec nos amis, le mouchoir à paquet déployé sur nos genoux nous attaquions pâté, jambon, saucisson et œufs durs.

Les hommes faisaient descendre au gros rouge et les femmes et les enfants avec du café noir tiré d'une précieuse et très fragile bouteille thermos que ma tante maniait avec beaucoup de précautions.

Enfin le train se formait et nous prenions d'assaut un compartiment judicieusement choisi pour voir la mer le plus longtemps possible. Et comme la gare de Marseille est un cul de sac et que les trains repartent dans le sens où ils sont arrivés, ceux qui croyaient être bien installés « en marche avant » se retrouvaient en « marche arrière » ce qui provoquait un déménagement compliqué.

Le paysage admirable défilait mais je n'en voyais pas grand-chose coincée entre ma mère et ma tante. Il n'était pas question d'ouvrir la vitre sale à cause des escarbilles que nous aurions pu prendre dans l'œil.

Pour tromper le temps entre Arles et Avignon on déplaçait à nouveau le mouchoir à paquet et on saucissonnait une deuxième fois, copieusement.

A Orange on commençait à rassembler les paquets, chapeaux, manteaux, vestes et parapluies. A

Bollène j'avais envie de faire pipi. Quelle inconscience ! On n'avait plus le temps. J'irai comme tout le monde au cabinet — au vécé — de la gare disait la concierge de la rue Grignan. Je n'avais qu'à « me retenir ». Ce que je faisais non sans quelques grimaces.

A Pierrelatte le train de Nyons nous attendait.

Ah ! ce n'était pas celui de la grande ligne ! Il ne comptait que quelques wagons de bois verni assez inconfortables, « rembourrés en noyaux de pêche », disait mon grand-père avec un peu d'humour et beaucoup de résignation. Chaque compartiment ouvrait directement sur l'extérieur. Pas de toilettes bien sûr, la fréquence et la longueur des arrêts permettant à chacun de prendre ses précautions. Et pour les cas d'urgences enfantines ma grand-mère était toujours pourvue d'une boîte de Phoscao vide. Si elle n'avait pas servi on la gardait pour le prochain voyage et dans le cas contraire on la jetait sur le ballast à la fin du parcours. Le dernier kilomètre de la voie en était jonché car nous n'étions pas les seuls à utiliser ce procédé.

Les archéologues de l'an trois mille croiront sûrement à une offrande rituelle au Dieu Train.

Les voyages, c'est bien connu, creusent l'appétit. Nos provisions s'épuisaient. Heureusement notre ami de la rue Grignan n'avait pas hésité à sauter du train au premier arrêt et couru à la boulangerie la plus proche. A Valréas il avait

renouvelé son exploit et nous avait ramené un fameux fromage de tête. Et tout ça était excellent, bien meilleur qu'à Marseille : ça avait le goût du pays.

Bientôt on apercevait nos montagnes. L'euphorie et, il faut bien le dire un peu de fatigue digestive, gagnaient les voyageurs. Moins surveillée, je m'étais glissée à la place du coin et avais ouvert un tout petit peu la vitre. Bien entendu je prenais une es-carbille dans l'œil ! Hurlements, drame, tragédie. Je pleurais à chaudes larmes.

Le train grimpait péniblement la côte de Venterol. Nous rassemblions une fois encore tous nos bagages.

Il sifflait à perdre haleine. Nous entrions en gare. Le cousin nous attendait dans la cour avec sa grande charrette bleue. On y empilait les paquets, la valise et le gros panier. On me juchait sur le tas. Tout le monde se serrait sur les bancs de bois. Il ne restait plus que douze kilomètres à faire, trois petites heures sur la route empierrée. L'air était frais. Il sentait la lavande et le crottin de cheval.

C'était la fin du voyage. J'étais éreintée et toute mâchurée. J'avais refusé d'embrasser la concierge quand nos chemins s'étaient séparés. L'après-midi s'achevait. Je m'endormais tout de suite.

Mercredi 29 Septembre 1920.
Au Col La Croix entre Châteauneuf et Nyons.

AIMÉ CHAMOUX, enfant

Hier au soir, il avait tenu ses yeux grands ouverts aussi longtemps qu'il avait pu pour ne rien perdre du spectacle, et finalement, il s'était endormi dans son refuge préféré, entre le coin de la cheminée et la vieille horloge, pendant que son père aidé du vieux Josse soulevait le lourd pétrin de noyer et le sortait de la salle.

Et ce matin, il s'éveillait dans une chambre qui était devenue une immensité où son lit d'enfant figurait un îlot minuscule. C'était le grand jour, le jour du déménagement. Le petit garçon jubilait. A quatre ans, il n'avait encore jamais franchi les limites de la vallée. Il la connaissait bien d'ailleurs sa chère vallée. En montant sur la borne, au coin du portail, on la voyait toute. A droite, la grande église toute seule sur son monticule, avec son joli clocher ajouré et ses deux cloches, puis les sept hameaux éparpillés dont on devinait à travers le feuillage des grands tilleuls, les toits de tuiles blondes, dorées par le temps. Et en plein milieu, au bord de la route, l'école avec son toit flambant neuf de tuiles de Marseille rouge vif. L'école où il faudrait bien aller un jour.

Mais ça n'était pas pressé, il y avait tant de choses à faire dans son royaume à mi-chemin entre la rivière et les hauts bois.

L'enfant n'était même jamais allé jusqu'au col La Croix, cet endroit magique où, son père le lui avait affirmé, la draille cessait de monter. Et même disait-il en clignant de l'œil, elle se met à redescendre.

C'était peut-être vrai. Peut-être pas, son père était un être si mystérieux. D'abord on en avait beaucoup parlé. Il fallait prier pour lui et s'efforcer de faire toutes sortes de choses ennuyeuses pour lui ressembler. Et surtout être bien sage parce qu'il était à la guerre. Puis un jour, il était apparu dans un grand brouhaha de rires et de pleurs, et l'enfant avait été mangé de baisers, tellement et tellement que ses petites joues en cuisaient. Ça lui avait fait presque aussi mal que la fois où il était tombé les mains en avant dans les braises de la cheminée. Mais cette fois, il n'avait pas eu autour de lui sa cour de femmes empressées. Elles étaient occupées ailleurs, à laver du linge très sale, à cuisiner des nourritures fortes. Et sa mère chantait. Le bonheur c'est contagieux. Il était donc heureux, mais autrement.

Et puis le grand-père était mort. C'était dommage car le vieux avait toujours un morceau de sucre dans sa poche, et il faisait tant de choses intéressantes sans jamais se fâcher, même quand on le suivait de très près. Et la petite ombre silencieuse

aimait bien mettre ses pas dans ceux du vieillard promenant sa chèvre où conduisant habilement l'eau dans les rigoles du jardin.

Puis de grands conciliabules avaient eu lieu. On avait vu plusieurs fois le maquignon de Bellecombe venir à la grange alors qu'il n'y avait pas de bêtes à vendre, ni à acheter d'ailleurs. Et le notaire aussi était venu dans une jolie petite voiture tirée par une mule harnachée avec des pompons rouges.

Et tout s'était bousculé. La tante Julie avait épousé le fils du maquignon. Le jeune couple était parti en voyage de noces à Marseille, et revenu avec des cadeaux. Un joli foulard rouge pour sa mère, une pipe d'écaille pour son père et pour lui, Seigneur, une trompette dans laquelle il s'époumonait à longueur de journée.

Et maintenant c'était eux, les aînés qui partaient, et pour toujours avait dit sa mère. Ils allaient quitter la vieille maison, la cour fermée et son lavoir sous le mûrier, l'étable au souffle tiède, le potager aux mille rigoles. Ils allaient vivre à Nyons, de l'autre côté de la montagne. Dans une autre vallée bien plus grande. Et j'irai vivre avec vous avait dit le vieux Josse.

L'univers dont il avait été le petit roi s'était dissous sans plus de bruit qu'une bulle de savon. Mais à quatre ans, on est vaillant et on ne craint pas d'aller à la découverte. D'ailleurs son père ne disait-il pas à tout propos qu'on était à l'aube des temps nouveaux!

« Aimé, Aimé, petit garçon, réveille-toi, chantonnait sa mère en lui chatouillant le menton avec les franges de sa couverture. Si tu continues à dormir, nous allons partir sans toi ».

Partir sans lui, il n'en était pas question. Coûte que coûte, il serait de l'aventure.

Vite debout, ébouriffé plutôt que coiffé, son bol de lait avalé et sa tartine à la main, il en fut.

Sans un regard pour les vieux murs qui l'avaient vu naître, il franchit la porte de la cour et prit sa place à la queue du troupeau. Aussitôt le chien Marquis le prit en charge. Parce qu'un chien de berger prend toujours en charge un petit, fut-il un petit d'homme. Et sa mère qui savait qu'il se fatiguerait vite continua vaillamment de guider le troupeau le long de la draille. Mais, insensiblement, elle laissa le soin de la conduite au vieux Josse et laissa l'enfant la rattraper. Pour le reposer, elle lui ménagea une halte : « Regarde, tout en bas, sur la route. Là-bas après le moulin. Tu reconnais notre tombereau. Il est tout plein de nos meubles. Et vois-tu ton père qui marche à côté. Il est parti bien avant le jour par la route, et nous serons arrivés avant lui. Parce que nous, avec les moutons, les chèvres et les chiens, nous passons par la montagne. C'est beaucoup plus court, mais pour le mulet et le tombereau il faut une vraie route. Ils ne pourraient pas passer sur cette mauvaise draille ».

L'enfant reposé, contemplant émerveillé ce

tombereau pas plus grand qu'un jouet d'enfant qui se déplaçait tout en bas, si loin sur la route. Il but une rasade à la gourde de sa mère et, rasséréiné reprit son chemin.

Le sentier pierreux montait toujours parmi les genêts et les cadés. Puis, après un dernier lacet, la pente s'adoucit et s'effaça tout à fait. Et c'était vrai, le chemin se mit à redescendre! Encore un lacet et une autre vallée apparut, dix fois, cent fois plus vaste que celle de Châteauneuf. Avec une rivière qui serpentait, bleu de ciel dans un grand lit de cailloux blancs. Et une autre plus petite qui venait à sa rencontre. Et des olivettes et des vignes et des prés et des routes. Et au beau milieu de ce Canaan, la petite ville paisible, avec son vieux quartier resserré autour d'un clocher beaucoup plus découpé que celui de Châteauneuf.

C'était très beau. Mais soudain le regard de l'enfant se porta sur le quartier neuf, le grand carré de villas chapeautées de tuiles mécaniques, rouges comme seules savent l'être les tuiles de Marseille. Tout son être se révolta. Il poussa un hurlement sauvage et sa mère reçut dans ses jupes une boule de bras et de jambes en désordre d'où entre deux hoquets montait une plainte désespérée : *Vaù pas y ana, vaù pas y ana.*

Dans son désarroi, il avait retrouvé le provençal de sa petite enfance, et il pleurait, et il répétait : *Vaù pas y ana, aqueu pays es ren que des*

escolos.

Sa mère eut beaucoup de mal à le consoler, elle lui expliqua qu'ils n'habiteraient pas en ville mais dans une grange comme celle de Châteauneuf. Et qu'il n'irait pas encore à l'école. Pour cette année, la course était trop longue pour la longueur de ses jambes.

Elle était dépitée. Elle qui avait rêvé de l'envoyer au collège et d'en faire un Monsieur... Mais toujours la petite voix coléreuse et obstinée répétait en français cette fois mais toujours avec la même conviction : « Je ne veux pas y aller, dans ce pays, il n'y a rien que des écoles ».

Dimanche 12 Mai 1889.
A Marseille, sur le Vieux-Port.

GIOANNI-BATTISTA MARLETTI
marchand de vin

Madre mia, che bellissima città !

Gioanni-Battista se mordit la lèvre. Il y avait pourtant maintenant sept ans qu'il vivait à Marseille, mais chaque fois qu'il se retrouvait sur le port, il ne pouvait pas s'empêcher de parler dans sa langue maternelle...

La petite fille sourit. Maigriotte, avec deux petites tresses serrées comme des queues de rat, elle avait pourtant de beaux yeux noirs qui mangeaient son petit visage triangulaire. Elle sera belle comme sa mère, pensa-t-il, et dans quelques années, aïe, aïe, aïe... tous les garçons du quartier viendront tourner autour de mon comptoir. Il faudra faire très attention et lui faire faire un bon mariage avant qu'un désastre n'arrive.

Il la regardait avec fierté. Elle s'avançait en sautillant sur les pavés, en prenant bien garde de ne pas salir ses bottines neuves, tout en faisant bouffer avec grâce sa jupe à volants. Déjà coquette et coquine ma Rosette songea-t-il. Et il soupira longuement.

Le temps était superbe. Le ciel rayonnait de ce bleu qu'on ne voit qu'à Marseille, et la mer friselait gentiment dans le port, berçant à peine les tartanes et les balancelles qui, en ce dimanche matin, se côtoyaient le long des môles de bois.

Gioanni-Battista marchait lentement entre les marchandises entassées là sans ordre apparent, et amarrées par des filets lestés de grosses pierres. L'air sentait le citron, l'orange, le café vert et le poisson.

Il suivait la petite fille virevoltante comme on suit une petite lumière.

Il s'arrêta au coin de l'église des Augustins et attira la fillette contre lui. « Toujours dire un *ave maria* quand tu passes ici, Rosette, un *ave maria* pour ta pauvre maman. C'est ici que je l'ai rencontrée ».

L'enfant murmura docilement sa prière pour cette maman dont tout le monde lui parlait et qu'elle n'avait pas connue. Le vieux pépé disait que c'était une sainte, et le papa d'Ernest que c'était dommage qu'une si belle fille soit morte si jeune. *Poverina...*

Un peu plus loin sur le quai, d'autres souvenirs les attendaient. Chaque dimanche, inlassablement, il racontait à l'enfant son arrivée à Marseille. Tu vois, la Santa-Rosa s'est amarrée là, à cette borne, exactement. J'avais payé mon passage en aidant à la manœuvre durant la traversée. Le patron Pietro m'a dit : « Eh ! toi le garçon ! où tu vas comme ça avec ta barrique de pinard ? » J'ai répondu : « Monsieur,

ce n'est pas du pinard, c'est du vin de mon pays, du muscat d'Asti, et je vais le vendre à la bouteille sur le port ». Patron Pietro a mis la main à son gousset et en a sorti une petite pièce : « Si tu dis vrai, loue un charreton et monte ta barrique jusqu'au quartier de Saint-Barnabé. C'est plein d'Italiens. Et ils t'achèteront ton muscat le double de ce que tu peux le vendre ici. Tu n'as qu'à suivre le mousse, il y va. Sa mère lui donne à chaque fois des commissions pour sa sœur ».

J'ai suivi le conseil et monté la pente. O Rosetta mia, j'ai tout vendu, même le tonneau vide. Je suis retourné à Gènova avec le patron Pietro. Au voyage, suivant, j'avais deux barriques, au troisième cinq et j'ai loué une voiture à cheval. Puis j'ai rencontré ta mère qui sortait de cette église là-bas, et je ne suis plus reparti. Ton oncle Carlo m'embarque le vin et patron Pietro me l'amène ici. Et maintenant j'ai une grande boutique à Saint-Barnabé. J'ai réussi petite. Si seulement ta mère était encore là...

Rosette n'écoutait plus depuis longtemps. Elle essayait de montrer comme elle était *bellissima* à un garçonnet engoncé dans un costume marin trop grand pour lui, qui ne la voyait pas. Dimanche prochain, elle mettrait sa robe rouge et son chapeau neuf.

Samedi 30 Août 1879. Aux Chamoux,
quartier de Châteauneuf-de-Bordette.

MAGDELEINE TESTE
épouse CHAMOUX, ménagère

Sept ans ! Comment avait-elle pu croire un seul instant que cette petite avait sept ans ! Magdeleine enrageait. Et elle avait honte de la marque de sa main sur la joue enfantine ravagée de larmes.

Elle soupira. Mais aussi, la vie était si difficile ici. De l'aube à la nuit, elle courait à perdre haleine, d'une tâche à l'autre sans jamais s'arrêter. Il y avait ce feu qui ne devait jamais s'éteindre, les repas à préparer, les bêtes à soigner, les œufs à ramasser, les fromages à préparer, et tant et tant d'autres choses à faire. Elle allait sans cesse au plus pressé, sans jamais rien achever vraiment.

Et avec la nuit revenait la grande vague de douleur, l'image atroce du cercueil que l'on ferme sur le doux visage d'une fillette aimée et aimante. Et le froid qui vous vide le cœur.

Depuis le printemps, elle vivait à demi, ivre de fatigue et de chagrin. Voilà pourquoi elle avait accepté sans chercher à en savoir davantage, cette petite bergère présentée par sa mère à la foire de la

Saint-Barthélemy, il y aurait tout juste une semaine demain. La mère était plus coupable qu'elle sans doute. Mais soudain Magdeleine comprenait mieux. Cette jeune veuve déjà usée et malade, avait mis à profit la foire pour caser au mieux sa nichée. Pour la petite, elle avait sans doute pensé que dans cette maison de bonne réputation, la soupe chaude ne manquerait pas, et qu'on lui trouverait bien un cotillon de laine quand le froid serait là. Et elle avait touché d'avance une année de gage, un écu blanc qui la mettait à l'abri avec son tout petit au moins jusqu'à Noël.

C'était compter sans le chagrin qui isolait Magdeleine dans un monde noir et glacé où elle essayait désespérément de retenir l'image de la petite morte. Dieu est juste et bon, disait le prêtre. Mais ce qu'il a donné il reprend. Et c'est bien cruel, quand c'est la chair de votre chair, le cœur de votre cœur, le premier enfant qu'on ait mis au monde.

Soudain elle voyait la minuscule bergère avec d'autres yeux. Ce visage qui gardait encore des rondeurs de bébé, ces mèches de cheveux échappées d'un bonnet trop petit l'émouvaient jusqu'au fond de l'être.

De grand sanglots secouaient le petit corps. et les petites mains déchirées par les ronces se cramponnaient avec la rage du désespoir au grand bâton de coudrier que lui avait façonné le vieux Pierrou.

La petite pleurait, elle hoquetait, elle essayait de se disculper avec véhémence. Oui, elle était partie après le goûter avec le troupeau vers le devès, ⁽⁹⁾ oui, elle avait coupé des buis tout l'après-midi avec sa petite faucille puisque le maître lui avait dit qu'il en fallait beaucoup pour mettre au pied des oliviers qui avaient grand besoin de cette pauvre fumure. Et la faucille, elle l'avait bien rapportée. Elle était pendue à sa place dans l'écurie. la maîtresse pouvait la voir d'ici. Elle parlait, elle parlait en longues phrases, retardant le moment où, c'était sûr, elle serait chassée de cette maison où la soupe était si bonne. Elle s'imaginait déjà sur la route mendiant son pain, et elle pleurait, et elle parlait à perdre haleine.

Magdeleine eut pitié. Pauvre enfant, pas encore six ans, j'en jurerais. Garder le troupeau, couper du buis, est-ce que ça n'était pas déjà trop pour elle. Il a encore fallu que je lui confie ce gros marmot de Paul qui doit bien peser ses quinze livres. Bien sûr, en arrivant là-haut, elle l'aura posé à l'ombre au pied d'un cade. Il se sera endormi comme un Jésus et elle a oublié de le reprendre en partant. Et maintenant la nuit va tomber. Que faire ? Prier pour que Dieu le garde des serpents et des bêtes sauvages. Puis remonter au bois avec la petite. Et attendre. Il finira bien par se réveiller. Il aura faim et il se mettra à hurler. Il sera trempé comme une soupe et si tu continues de pleurer comme ça, il faudra que je te

9. *Devès* : autrefois terrain communal, aujourd'hui lieu-dit.

change toi aussi.

Allez, viens. Demain je te laverai et je te peignerai. Je le ferai chaque dimanche tant que tu ne sauras pas le faire toute seule. Pour ce soir, Pierrou va nous accompagner avec sa lanterne. Il faut encore marcher ma fille, parce qu'il n'y a que toi qui puisse me conduire où tu étais tantôt.

Magdeleine prit fermement la petite main meurtrie dans sa grande main solide, avec un geste doux, comme s'il s'agissait de recueillir un oisillon tombé du nid. Il y eut une légère palpitation, comme un froissement d'ailes. Soudain, elle eut moins froid au cœur.

La première étoile s'alluma. Une petite âme avait enfin pénétré au royaume des ombres.

Mardi de la Semaine Sainte, 4 Avril 1871.
Sur le Plan Saint-Michel à Marseille.

JOSEPH ALLEGRET-BOURDON
charpentier de marine

« Tu t'en souviendras! Tu t'en souviendras toute ta vie. Et tu le diras aux autres! Promets-le Charles! Promets-le ».

Bravement, l'enfant promettait d'une petite voix mouillée. Il s'efforçait de comprendre, malgré la poigne de fer qui broyait sa menotte et lui secouait le bras.

Ils étaient seuls tous les deux sur le Plan Saint-Michel, d'où l'on pouvait lire dans la ville offerte en pente douce jusqu'au port. Mais, par cette après-midi aigrette d'avril, tout un pan du panorama était masqué par une épaisse fumée.

Le mistral soufflait en rafales, apportant par vagues le bruit de la canonnade. L'homme élevait la voix, comme lorsqu'il s'adressait aux ouvriers flânant sur le port, le dimanche matin.

« La troupe tire sur le peuple! Des Français tirent sur des Français! Regarde Charles! Regarde bien! Ce sont les Impériaux qui, depuis le fort de la Garde, canonnet la Préfecture où sont les nôtres! ».

C'était un charpentier de marine comme

l'indiquait le mince anneau d'or qu'il portait à l'oreille gauche. Grand et abondant bien la cinquantaine. Pas un cheveu blanc. Pas une once de graisse.

Sa tenue simple et nette le présentait mieux qu'un long discours. L'épais caban de molleton bleu-marine et le bonnet de coton témoignaient de son appartenance à la classe ouvrière. Mais le pantalon de laine et le gilet de drap de Sedan laissaient entendre qu'il était fils de bourgeois. Et la chemise blanche finement repassée, qu'il ne l'oubliait pas. Le tout était usé jusqu'à la corde. C'est que Joseph Allegret-Bourdon n'était pas riche, loin de là.

Charles essayait de comprendre. Et ce n'était pas facile. Quand on n'a pas encore six ans, on a beau avoir une admiration sans borne pour un père qui vous mène par toute la ville et vous montre tant de belles choses, il y a bien des points qui restent obscurs.

Donc, ces bruits sourds, et cette fumée qui cachait la Préfecture, c'était le canon. Les Impériaux, ça, il savait, c'étaient les soldats de Badinguet qu'il ne connaissait pas, mais dont son père parlait beaucoup. Et les nôtres, c'étaient nos amis, nos frères, les Républicains. On en rencontrait un peu partout au hasard des promenades dominicales.

Charles aimait bien son père. Quand il était là, du moins les premiers jours, la vie était merveilleuse. Un matin, sa mère le laissait dormir plus tard que d'habitude. Quand il s'éveillait, une bonne odeur de

café régnait dans la maison. Sa mère riait dans la cuisine, et il y avait une merveille sur la chaise à côté de son lit, un coquillage, un jouet de bois, une image coloriée. Un matin, il y eut même un vrai fouet qui venait d'Amérique.

On entra dans une période de bonheur, de longues balades, de visite aux amis. Et tout était prétexte à découverte, car le charpentier de marine connaissait admirablement la ville et son histoire et prenait plaisir à la montrer à l'enfant.

Et l'enfant était émerveillé. Grâce à la fougue de son père, même si tout cela se mélangeait un peu dans sa tête, sur ce Plan Saint-Michel où il faisait si froid aujourd'hui, il imaginait sans peine les compagnons de saint Louis attendant leur départ pour la Croisade. Et aussi le roi François reçu par les corporations à son retour triomphant d'Italie. Mais il y avait aussi des lieux que son père n'aimait pas. La place Sébastopol si gaie, si colorée les matins de marché, ils ne s'y attardaient jamais, parce que, disait son père, en 93 c'est là qu'était installée la guillotine, là qu'on a décapité les tyrans. Guillotine, décapité, il en avait eu l'explication par l'oncle Antoine. Mais les tyrans demeuraient un insondable mystère. Étaient-ce des parents de Mademoiselle Adeline Tirand, leur voisine ?

A la fin, son père ne l'emmenait plus. Et un matin, il ne fut plus là.

Alors commençait une autre vie. Sa mère

finissait toujours par trouver du travail et le laissait en garde à la mère Perrot. Quand les choses devenaient trop difficiles, on allait dire bonjour aux oncles qui tenaient un débit de boissons à la porte du Jardin Zoologique. Il y avait toujours de la soupe et du fricot pour eux deux. Et des paroles franches et aimables. Sa mère pleurait un peu. On repartait avec une petite pièce et un gros pain. Son père n'allait jamais chez les oncles.

Antoine et Baptiste Lange étaient la seule famille que l'enfant connaissait. Comme il le sut bien plus tard, ils n'étaient pas vraiment ses oncles, mais les fils de ceux qui avaient recueilli sa mère. Aux Chartreux, sur la cheminée de la chambre, face à son petit lit, trônait la photographie d'un couple sévère qui étaient paraît-il ses grands-parents. Ils vivaient loin, dans les montagnes. Au pays de Mandrin, disait son père en riant. En tout cas, ils n'avaient pas l'air d'approuver ce qui se passait dans cette chambre et dans cette maison.

Ils avaient sans doute fait d'autres projets pour ce fils bien-aimé, qui leur était venu dans leur âge mûr, lorsqu'ils avaient enfin trouvé le bonheur, après avoir vécu chacun une union de convenance. Mais le garçon n'appréciait pas les allusions aigres-douces des demi-frères et sœurs. Et les montagnes de Chartreuse lui bouchaient l'horizon. Il rêvait de vent, de mer et d'aventures.

Alors il était parti un matin, son sac de

charpentier sur l'épaule.

Seulement voilà, à Marseille, à son premier retour des Amériques, il avait rencontré cette fille merveilleuse, venue de nulle part.

On n'est jamais tout à fait libre.

L'enfant était fourbu, ivre de froid, de bruit, de paroles. Son père en prit conscience. Il le hissa sur ses épaules et à grandes enjambées s'en retourna vers les Chartreux. Il fut bien tenté à deux ou trois reprises de s'arrêter dans un estaminet, mais le maigre bruit que faisait le contenu de son gousset l'en dissuada.

Vendredi 2 Février, Mercredi 27 Février
et Lundi 27 Mars 1867.

Lettres de Monsieur le Curé des Orres
au diocèse de Gap à Madame La Supérieure
de l'Œuvre des Servantes
au n°52 de la rue Saint-Savoumin,
près la Canebière à Marseille.

MARIE URSULE RIPPERT
veuve ALBONENC
dite « La tante Rippert »

PREMIERE LETTRE
aux Orres, le samedi 02 Février 1867,
en la fête de la Chandeleur.

Ma Très Révérende Mère

Depuis de longues années, vous avez l'extrême bonté de répondre à mes demandes, et vous avez toujours su trouver pour mes jeunes paroissiennes, des places de domestiques dans des familles bourgeoises de Marseille.

Ces montagnardes, pauvres mais robustes et honnêtes, ont été élevées dans la Foi Chrétienne, et ont un grand sens du devoir envers Dieu et envers leurs maîtres. En les accueillant dans votre maison

l'après-midi du Saint Jour de Dimanche, que l'usage veut qu'on donne aux gens en condition, Vous veillez à ce qu'elles restent sages. Elles nous reviennent généralement pourvues d'une petite dot, fruit de leurs économies, qui leur est bien utile lorsqu'elle fondent un ménage.

Par la présente, je viens vous supplier de trouver une place pour une jeune veuve que le malheur n'a pas épargnée.

La pauvre fille est née d'une jeune femme déjà deux fois veuve à vingt ans et chargée de deux garçons nés de son second mariage. Dans sa grande bonté, Sa Majesté le Roi a permis le remariage de la jeune mère avec le père de son enfant, qui était aussi le frère de son second mari. La petite Ursule a donc été légitimée et porte le nom de son père, le même que celui de ses frères.

Mais le sort s'acharnant sur elle, l'a privée de l'affection de sa mère dans son tout jeune âge. Le père s'est remarié et a eu d'autres enfants. La marâtre n'est pas une mauvaise femme, mais elle n'a jamais eu de bonté pour ses beaux-enfants. Elle ne leur a épargné ni le travail, ni la fatigue. Si bien que les garçons, dès qu'ils ont été en âge de le faire, ont quitté la maison. Avec le petit pécule qui leur venait de leur mère, ils ont pu apprendre un bon métier. Et comme ils sont sérieux et travailleurs, ils sont actuellement en place, l'aîné comme cordonnier et le cadet comme boulanger, justement à Marseille, où ils

donnent entière satisfaction à leurs patrons dont je peux vous communiquer les noms et adresses.

La fille, poussée par sa marâtre, a fait un sot mariage avec un ouvrier forestier joueur et buveur. Elle a eu tout de suite une petite fille qui n'a vécu qu'un printemps. Et dans le mois qui suivit la mort de l'enfant, le père a péri comme périssent bon nombre de nos forestiers : il a été écrasé par la chute de l'arbre qu'il était en train d'abattre.

La jeune femme n'a eu d'autres ressources que de retourner vivre dans la maison de son père, son mari ayant dilapidé le peu de bien qu'elle avait. Elle y a une situation très difficile, car on lui fait durement sentir qu'elle est à charge. Sa marâtre ne lui épargne aucun des travaux les plus durs de la grange, même ceux que l'on réserve d'habitude aux garçons. Et quand le mauvais temps empêche qu'on fasse ces travaux, elle l'envoie à la scierie du hameau où on l'emploie à actionner la loube,⁽¹⁰⁾ avec un compagnon, ce qui n'est guère convenable et bien fatigant.

Marie-Ursule Rippert est grande et forte. Sans être joli, son visage présente des traits réguliers et agréables. Son air est sérieux, mais toujours affable. Elle met un très grand soin à tout ce qu'elle fait et elle est toujours mise très proprement. Ayant connu le malheur, elle est d'une grande résignation et a

10. Loube pour *louba*, en provençal : passe-partout des scieurs de long.

beaucoup de patience. Elle est très capable de soigner un malade, un vieillard ou un infirme.

Si vous pouvez trouver une place dans une bonne famille pour cet oiseau malmené par la tempête, je vous en serai très reconnaissant, et elle aussi, n'en doutez pas.

Dans l'espérance d'une réponse favorable, veuillez agréer, ma Révérende Mère, l'assurance de mon respectueux dévouement. Mes humbles et ferventes prières demandent à Dieu chaque jour qu'Il vous accorde Sa bénédiction pour le bien immense que vous faites dans cette grande ville, en veillant d'un soin jaloux sur nos innocentes filles de la montagne, qui sans vous seraient une proie facile pour le malin et ses suppôts.

Votre dévoué Jean Jacques Chastan,
curé des Orres.

DEUXIEME LETTRE

Aux Orres le mercredi 27 février 1867

Ma Très Révérende Mère

Un mois ne s'est pas encore écoulé depuis ma demande, et déjà vous m'adressez une réponse favorable. Je reconnais bien là votre efficace bonté. Vous avez compris la gravité et l'urgence de ce cas.

Dieu bénisse votre diligence.

Dès la réception de votre lettre, j'ai informé la jeune femme des conditions de son engagement. J'ai bien insisté sur le fait que la place que vous avez la bonté de lui procurer lui offrait la sécurité et un travail bien moins pénible que celui qu'elle assure chez ses parents. Je lui ai bien fait comprendre qu'en acceptant, elle s'engageait pour longtemps, puisque malheureusement il n'y a aucun espoir que le jeune garçon retrouve un jour ses esprits. Je pense qu'elle n'aura guère de peine à tenir cet engagement car les vicissitudes de son premier mariage ne l'incitent guère à convoler une seconde fois.

J'ose espérer qu'elle conviendra tout à fait à ses patrons. Car elle est à la fois patiente et douce et ne brusquera jamais l'enfant. Par ailleurs la vigueur et la force qu'elle a acquises dans ses durs travaux seront d'un grand secours lorsque le pauvre garçon est sujet à ces affreuses crises.

L'humble prêtre de montagne que je suis prie de tout son cœur pour cette honorable famille si durement éprouvée. Son cas montre bien que le Très Haut n'épargne personne. Vous me dites qu'ils ont un commerce florissant de toiles à voiles et de cordages de marine sur le quai de Rive Neuve et que leur maison est vaste et ensoleillée, agrémentée d'une courette et d'un jardinet. Et leur fils unique n'a pas sa raison. Quelle tristesse!

Je ne doute pas de ce que ma jeune paroissien-

ne trouve auprès d'eux la paix et la sécurité qui lui ont tant manqué, et j'espère qu'en échange, elle les aidera à porter le fardeau que représente cet enfant anormal. Je la conduirai moi-même à Gap ce jeudi, et la mettrai à la malle de Marseille. Pourriez-vous envoyer quelqu'un l'accueillir à son arrivée? Elle aura de quoi payer un fiacre pour aller chez ses patrons. Madame M., qui réside en ce moment au château, et qui comme moi s'intéresse à la jeune femme, y veillera.

Recevez, ma Très Révérende Mère, avec l'assurance de mes prières, mes remerciements les plus vifs de votre dévoué Jean Jacques Chastan, curé des Orres.

TROISIEME LETTRE

aux Orres le lundi 25 Mars 1867,
en la fête de l'Annonciation;

Ma Très Révérende Mère

La lecture de votre lettre m'a rempli de confusion. Vous aurez la bonté d'excuser le prêtre d'une humble paroisse de montagne de tant d'étourderie. J'aurais dû vous donner plus de détails sur la jeune Marie-Ursule Rippert.

Je m'empresse de vous rassurer, cette jeune femme n'est pas une voleuse comme le craint Madame Bapan. Vous aurez la bonté de lui

communiquer ma lettre et de la remercier vivement de ne pas avoir fait part de ses soupçons à son mari. Elle a fort bien fait et Dieu la bénira pour son silence. J'aurais dû vous dire que Marie-Ursule a été instruite des travaux de broderie par sa grand-mère paternelle qui était de bonne maison, fille et petite-fille de notaire. Elle y est très habile ainsi qu'à la dentelle tant au crochet qu'au fuseau, et au découpage des motifs ornementaux sur les rideaux de tulle montés à Tarare, travail qu'exécutent encore quelques unes de nos bergères en gardant leurs bêtes, du moins les plus âgées car les plus jeunes préfèrent coudre des gants de peau pour les gantiers de Grenoble, travail qui demande moins de soin et rapporte à peu près autant.

Marie-Ursule sait très bien broder et elle aime broder à un point extrême. Peut-être même trop. En tout cas, je peux vous affirmer que pour elle, il n'y a pas de meilleure récompense que de recevoir un morceau de toile fine ou une pelote de fil de lin.

Madame M., la bienfaitrice de ma paroisse, dont je vous ai souvent entretenue, l'a souvent payée ainsi de quelques menus travaux. Broder est le plus grand plaisir de notre jeune amie. Et comme sa marâtre ne lui en laissait guère le loisir dans la journée, elle brodait les nuits de pleine lune, l'hiver derrière le carreau de sa fenêtre, l'été sur le seuil de la porte. Je l'ai souvent trouvée ainsi, aux petites heures, lorsque je revenais de porter les Saintes

Huiles à un mourant.

Rassurez donc, je vous en prie, la bonne Madame Bapan. Toutes les pièces finement brodées, mouchoirs, bonnets, jupons et manchettes sont bien l'œuvre des mains de la jeune femme et non pas le fruit d'un larcin. Les pièces de toile entièrement brodées sont aux dire de Madame M. des renversures de drap de lit auxquelles il suffira de coudre une longueur de toile lorsque notre brodeuse pourra en acheter. Rien de tout cela n'est de mauvaise provenance et tout a été exécuté quasiment sous mes yeux.

Ce que vous me dites de la douceur et de la patience de la jeune femme me remplit de joie et j'ose espérer que ce léger voile étant tombé, elle vivra en harmonie et en sécurité au foyer des Bapan.

Dans cette espérance, je vous prie d'agréer, ma Très Révérende Mère, avec l'assurance de mes prières, la sincère expression de mon respectueux dévouement.

Jean Jacques Chastan, curé des Orres.

EPILOGUE

Dernier testament de Louise Joséphine Clautrier,
veuve en premières noces de feu Esprit Bapan.

Je, soussignée Louise Joséphine Thérèse Arnaud, veuve en premières noces de feu Esprit Bapan, en son vivant négociant en voilures et cordages au n°39 du quai de Rive Neuve sur le port de Marseille, malade dans son lit mais jouissant de son bon sens et entendement, nomme pour son héritier universel, Georges Arnaud fils de feu Charles, mon cousin germain, sellier-bourrelier à Marseille au n°98 grand chemin des Chartreux. A l'unique condition qu'après ma mort, il laisse à Marie-Ursule Rippert veuve Albonenc, qui a soigné mon malheureux enfant avec dévouement pendant plus de trente ans, l'entière disposition de ma maison des Chartreux, sa vie durant. De plus, il lui servira chaque premier du mois, une rente correspondant au tiers des revenus de mon portefeuille d'actions. Au décès de Marie-Ursule, le fils de mon cousin entrera en pleine possession de la maison. Mais tous les objets qu'elle contient, tant meubles que tableaux, vaisselle, linge et bijoux, hardes et agobilles⁽¹¹⁾ appartiennent à Marie Ursule qui peut en disposer à sa guise.

11. *Hardes et agobilles* : forme ancienne des vêtements et sous-vêtements encore utilisée, il y a peu, dans les actes notariés.

Fait à Marseille, le samedi 3 novembre 1901 au domicile de la testatrice sis au 94 grand chemin des Chartreux, en présence de Marius Rampal, chemisier, de Calixte Paul pharmacien, de Joseph Baronne, confiseur qui ont signé avec la testatrice, et de moi, Charles Courtès notaire.

Mercredi 20 Mai 1829.
En Mairie d'Embrun.

Extrait des registres d'état civil :

L'an mil huit cent vingt neuf, le vingt mai, à dix heures du matin, par devant nous Joseph André Guibaud, capitaine retraité, chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, Maire officier de l'Etat Civil de la commune d'Embrun, département des Hautes Alpes, est comparu le sieur Joseph Peyron âgé de cinquante cinq ans, économe de l'hospice civil de cette ville, y domicilié, qui nous a déclaré que le jour d'hier, à neuf heures du soir, étant seul, il a trouvé dans le tour du dit hospice un enfant tel qu'il nous le présente, emmailloté ou vêtu de deux bonnets d'indienne, l'un garni de petites fleurs blanches et rouges et d'une dentelle noire, et l'autre moucheté de petites fleurs noires, d'une mauvaise serviette qui l'enveloppait, entourée par un maillot en toile, encore en mauvais état. Après avoir visité l'enfant, avons reconnu qu'il était du sexe féminin, qu'il paraissait âgé d'un jour, n'ayant rien trouvé sur lui propre à le faire reconnaître, déclare avoir inscrit l'enfant sous les prénoms de Argentine Marguerite, avant qu'il fut remis au dit hospice. De quoi avons dressé procès verbal, en présence de sieur Marcelin Bayard âgé de trente deux ans, cordonnier, et de sieur Valentin Bonnet, âgé de quarante cinq ans, garde champêtre

de cette commune, tous deux domiciliés à Embrun, qui ont signé avec nous et le déclarant, après que lecture leur a été faite du contenu du présent procès-verbal..

Valentin Bonnet J.Peyron
M.Bayard Guibaud.

S'il y avait eu un peu plus de lumière, j'aurais pu apercevoir la main qui a poussé le tourniquet. Mais il faisait trop sombre et je ne saurai jamais si c'était la main fine et soignée d'une ouvrière qui n'était pas de taille à affronter l'opprobre, la perte de son emploi et la misère. Ou la main brune et carrée d'une paysanne qui ne mangeait à sa fin qu'à la convenance de ses maîtres. Jeune main tremblante ou main déjà fanée, elle est restée dans l'ombre. C'est mieux ainsi. C'était pourtant une main aimante qui a su donner à l'enfant ces deux petits bonnets pour témoigner de sa détresse et l'accompagner, un bref instant, sur le chemin de la vie.

Septidi 27 Brumaire an IV.
A Soyans, dans le logis du moulin à blé.

MATHIEU GEAY,
meunier du PONT DE BARRET

Le minuscule bouton de nacre n'en finissait pas de caracoler joyeusement sur le carrelage de terre cuite.

Au bout d'une éternité, il disparut sous la commode ventrue et la musiquette narquoise s'éteignit dans un hoquet.

Le visage du gros homme vira au rouge brique. Un chapelet de jurons virils dévala en cascade vers les tiroirs démis de la vénérable commode et les vitres tremblèrent en écho approbateur.

Tout s'apaisa un instant. Mais une seconde volée de jurons ébranla la poussière de la chambre... avec moins de conviction toutefois. Puis il y eut quelques instants de silence ponctués par un pet sonore.

A la fin, il fallut bien mesurer l'étendue du désastre. Le gilet désormais veuf de son dernier bouton allait exposer aux regards malveillants qui le guettaient de l'autre côté de la cour, une chemise jaunie et froissée cachant très mal une panse rebondie.

Mathieu Geay ouvrit encore la bouche, puis la referma sur un pli amer. Encore une fois le destin lui jouait un mauvais tour.

Ah ! Mathieu Geay avait voulu montrer à son imbécile de gendre qu'il n'était pas si vieux que ça et qu'il était bien autre chose qu'un braillard et un ivrogne tout juste bon à courir la gueuse pendant que ce grand échalas constipé dirigeait le moulin comme s'il était déjà sien. Ah ! il avait trouvé une fille sage, pauvre comme un rat mais sage comme une image. Personne ne pouvait dire le contraire, et aucun des clients du Coq d'or ne pouvait se vanter d'avoir manqué de respect à la servante. Sauf lui, mais il l'avait un peu bousculée et c'était tout neuf, il en était sûr. Il en avait même été tout penaud, Bon Dieu, s'il avait su, il n'aurait pas fait ça... Il n'était pas un sauvage..

Ah ! Mathieu Geay avait voulu se remarier ! Tout le village allait bien rire...

Une vague de ressentiment l'envahit. Pourquoi, pourquoi faut-il que je me remarie ? Pourquoi, pourquoi, Bon Dieu, Jeanne était-elle morte ? Bon d'accord, il aimait bien rire et chanter au cabaret avec les autres et même boire un petit coup de trop à l'occasion. Mais l'argent n'avait jamais manqué à la pauvre défunte. Elle pouvait s'acheter tous les foulards et tous les plats qu'elle voulait. Et même si ça lui plaisait moins, lui, Mathieu Geay, meunier du Pont de Barret, fermait les yeux sur les pièces

blanches qu'elle donnait à tous les moines qui passaient, sans parler du curé, du vicaire, des bonnes sœurs et des mendiants.

Et il ne lui avait jamais reproché la ladrerie de son père, ni même de lui avoir donné seulement cette fille bornée si bien assortie à son idiot de mari.

Il l'aimait. Il aimait la douceur de sa peau, son regard bleu et son odeur de violette...

Elle était morte au printemps passé et depuis tout allait à vau-l'eau. La maison ne sentait plus la cire d'abeille et le savon noir ni même la soupe chaude. Chaque soir, lorsqu'il poussait la porte il était accueilli par un remugle de poussière, de lard rance et de chambre mal aérée. Et ses bas étaient troués, ses guêtres perpétuellement boueuses. Confusément Mathieu Geay comprenait que cela faisait vergogne à la pauvre Jeanne. Et bien sûr, chaque matin, le froid de la place vide dans son lit lui était insupportable.

Il avait remarqué tout de suite la petite paysanne descendue de son village pour servir chez son frère, l'hôte du « Coq d'or ». Elle était propre, robuste et travailleuse. Elle savait servir justement les clients, sans rien gaspiller. Et elle savait très bien compter les sous. Et jolie avec ça, jolie de visage et bien faite de corps. Même très bien faite. Qui sait ? Elle lui ferait peut-être un garçon. Il ne le verrait pas grandir bien longtemps sans doute, mais il aurait ce bonheur de savoir qu'un Geay ferait encore marcher

le vieux moulin bladier après lui. Et cela réjouirait sans doute les mânes de son père, de son grand-père et de tous ceux de sa race qui après avoir usé leurs os à faire virer cette meule, attendaient la résurrection au pied des sévères murailles de Notre Dame la Brune.

Oui, il fallait se remarier ! Au diable, pensa Mathieu Geay, au diable les gens et leurs convenances. Avec cet habit noir que je n'ai plus porté depuis le contrat de ma fille, j'ai l'air d'un imbécile. Je ne suis ni un notaire, ni un maître d'école. Je suis un meunier. Je vis en sabots, en blouse et en bonnet de coton. Nous sommes à l'aube des temps nouveaux, nous l'a-t-on assez rabâché depuis cinq ans. C'est bien assez que je me sois fait tailler ce matin les cheveux et la barbe par cet âne de barbier qui m'a entaillé le cou soi-disant parce que je bougeais, mais en vérité parce qu'il gesticulait en me racontant la dernière séance de la Société Populaire. Je vais me remarier à la Républicaine ! En blouse et en sabots. Et je mettrai sur la table assez de pièces blanches pour faire boire tout le pays à ma santé. Ceux qui y trouveront à redire n'auront qu'à aller boire de l'eau chez mon gendre !

Mathieu Geay ôta prestement la culotte de drap fin, le gilet à fleurs et la chemise brodée qui s'effondrèrent en un petit tas lamentable sur le carrelage poussiéreux. Il enfila aussi vite qu'il put sa vieille culotte de peau, ses guêtres de toile et sa

meilleure blouse. Il coiffa crânement son bonnet de coton, puis il ouvrit la porte de la chambre d'un grand coup d'épaule. A l'autre bout du couloir, il enfila ses sabots et franchit le seuil de sa demeure en vainqueur. Le soleil de Novembre l'auréola d'or pâle.

Il était superbe.

Jeudi 12 Juin 1788. Au Poët-Sigillat,
sur la placette, près du puits.

JEAN-JOSEPH ESPRIT AUBERT
prieur-curé du POËT-SIGILLAT

Un renvoi aigre éveilla en sursaut le prieur Aubert. Une mouche qui explorait l'extrémité de son appendice nasal s'envola bruyamment, et son chapeau de paille glissa jusqu'au niveau de son estomac.

La journée était belle et chaude. L'ombre du grand cyprès du cimetière indiquait que l'on allait sur les trois heures de l'après-midi. Et tout dormait encore, les bêtes dans les étables et les gens dans les recoins ombragés du village.

Sous la tonnelle près du puits, monsieur le Prieur confortablement installé dans son vieux fauteuil de toile aurait pu jouir encore un peu de temps de cette sieste paisible orchestrée au loin par quelques uns de ces insectes qui tiennent leur partie avant l'arrivée des cigales.

Mais voilà, cette blanquette de chevreau ne passait pas. Et il ne pourrait même pas s'en plaindre, car sa nièce Nanon commencerait par lui faire boire

une grande tasse de cette infusion de sauge au goût si amer, en lui disant et encore, et encore, et de plus en plus fort qu'à son âge on ne devait pas manger autant.

Son âge ! Eh bien, il l'avait et il le savait ! Nonante et huit ans depuis la Saint-Léon passée. Deux mois et un jour déjà. Mais ce n'était pas pour ça qu'il était sourd. Il entendait bien mieux que le père Mauric, et s'il n'entendait pas tout ce que les filles lui disaient en confession, c'est qu'elles faisaient exprès de parler doucement, les coquines. Tant pis pour elles, elles écopaient de trois *pater* et trois *ave* supplémentaires afin que le Seigneur ait son compte. Quant aux oiseaux, tous les gens de bonne foi reconnaissaient qu'il y en avait bien moins qu'autrefois, et même si peu cette année, qu'il était bien difficile de les entendre.

Mais pour en revenir à la blanquette de chevreau, ce qui était sûr c'est que personne ne savait plus la faire.

Il avait le souvenir d'un plat délicieux et fondant à souhait dont Baptistine le régala à chacun de ses retours dans la maison paternelle, autrefois à Sisteron. Servi avec un bon gratin d'épeautre et il n'y avait rien de meilleur au monde.

Sa mère morte, ses études de théologie terminées, l'abbé Aubert avait été nommé prieur-curé du Poët-Sigillat. Voyons, c'était en quelle année déjà ? En 24, puisque son prédécesseur, Révérende

personne, messire Louis Durand était passé de vie à trépas dans le temps de Noël de l'année 1723. Toute la famille l'avait suivi. Mais Baptistine n'avait pas voulu quitter la région et était allée s'installer chez un de ses neveux, aubergiste à Laragne, à qui elle rendrait sans nul doute, bien des services.

Baptistine avait tout de même formé Polonie. Et Polonie s'en tirait plutôt bien pour diriger cette lourde maison. Sauf pour la blanquette, car c'était l'évidence même, elle avait la main trop lourde pour la farine et sa sauce manquait de légèreté.

Cette arrivée au Poët-Sigillat ! soixante et quatre ans déjà ! Et pourtant il s'en souvenait comme si c'était hier. Les deux grands chariots bâchés qu'il avait fallu dételer tant de fois pour leur faire franchir les virages abrupts de ce chemin impossible. Il avait même fallu en décharger un presque totalement pour franchir le gué. C'est vrai qu'ils en charriaient des choses. Son père qui allait sur ses septante-cinq ans avait tenu à ce que rien ne soit vendu avant que ses deux autres fils ne soient mariés. Quand à sa sœur, il était hors de question de se séparer des biens délaissés par son défunt mari, leurs six enfants étant encore mineurs.

Ils étaient donc arrivés, son père, ses deux frères, sa sœur, les six enfants et lui, soit douze personnes en comptant Polonie, dans ce village de deux cents âmes, ce bout du monde perché sur son rocher, semblable à l'étrave d'un navire prêt à

s'élancer sur la fertile vallée du Val-Benoît.

Pays pauvre, pays austère, mené jusque là avec rigueur par un prêtre qui avait su convaincre ses ouailles de l'immense bonté de Dieu à leur égard, et de leur indignité à eux, pauvres pécheurs.

Messire Louis Durand, prêchait chaque dimanche, et comme il était sans aucun doute persuadé de la valeur de ses sermons, il prenait soin de les écrire. Le Prieur Aubert soupirait en se remémorant quelques unes des phrases de ces sermons si pieusement conservés dans les registres paroissiaux : « Quand vous abandonnez vos palais et vos richesses pour comparaître devant votre Créateur... ». Où donc étaient les palais et les richesses sur ce rocher désolé ? Sûrement pas dans ces champs pierreux et pentus où quelques maigres moutons cherchaient leur pitance. Ni dans ces landes où l'on voyait les rats courir à travers le méteil. La plupart des fidèles de messire Durand devaient bien posséder tout seulement la moitié de la chemise qu'ils avaient sur le dos, et devoir l'autre moitié à Madame de Sainte-Jalle. Dire de telles choses ! Et les écrire encore ! Au prix où était le papier ! Soixante-quatre ans plus tard, le curé Aubert en était encore choqué.

Le Poët-Sigillat s'était finalement révélé une très bonne paroisse. Jamais, au grand jamais, il n'avait eu à faire ne serait-ce qu'à un seul de ces partisans de l'hérésie de Calvin, dont un siècle après la Révocation de l'Edit de Nantes, il restait encore

des irréductibles. Et même plus, et plus près que ce que Monseigneur de Sisteron le croyait.

Polonie malgré son manque de légèreté pour la blanquette, leur avait été d'un grand secours. Chaque matin, elle partait, son panier au bras et faisait le tour des maisons du village, et même celui des fermes. « Monsieur le curé vous envoie sa bénédiction. Et comment va votre petite fille, tousse-t-elle toujours autant ? Monsieur le curé a dit une prière spéciale pour elle ce matin ». Elle rentrait vers les midi, son panier toujours plein.

Finalement, cette Polonie, elle avait mis tout le monde en confiance. Après les œufs pour la prière pour la toux, le canard pour celle des bonnes couches et le tonnelet de vin pour le mal de reins du forgeron, étaient venues des choses plus sérieuses. « Monsieur le Curé qui est si bon ne refusera pas de vous prêter un écu blanc pour remplacer votre vieille *eyssade* ⁽¹²⁾ et même de vous avancer le prix de votre semence, la récolte a été si mauvaise cette année ». Monsieur le Prieur, prêtait donc à tout petit intérêt, moins cher que les juifs qui, faisant de fort bonnes affaires chez le notaire de Sainte-Jalle, ne montaient jamais jusqu'ici.

Chère Polonie, les œufs, les canards, le vin et les quelques sous d'intérêts avaient arrondi les angles et permis à la famille Aubert de bien vivre sur ce

12. *Eyssade* : sorte de pelle qui au lieu d'être dirigée dans le sens du manche, fait avec celui-ci un angle de 45 °.

rocher déshérité.

On avait même réussi à marier son frère Gaspard à une héritière de Mirabel, qui avait fini par dire oui à ce prétendant ni jeune ni riche, après avoir dit non à bien des garçons de son âge. Cette alliance avait permis de marier au mieux les enfants de sa sœur.

Polonie les avait quittés trop vite. Le mal l'avait prise la veille de Noël dans la cour alors qu'elle était entrain de « déplumer » un canard dans le grand froid du petit matin. Nanon l'avait trouvée toute raide, la face bleuie sur les pavés glacés. Rien n'avait pu la réchauffer. A leur retour de l'office du matin, elle était immobile pour toujours, elle qui n'avait jamais arrêté de travailler.

Nanon avait engagé deux petites servantes, mais en fait depuis la mort de Polonie, c'est elle qui dirigeait tout dans la maison.

Le prieur Aubert soupira encore une fois. Si seulement dans cette maison dirigée de main ferme quelqu'un était capable de mitonner une blanquette de chevreau son bonheur serait complet. Enfin presque, car tout de même, cette grande criailleuse de Nanon lui avait fait remarquer encore une fois ce matin même, qu'il était entré dans la quatre-vingt-dix-neuvième année de son âge et que le Bon Dieu n'oubliant jamais personne sur terre, il lui fallait songer à la quitter. Et ça, ça l'ennuyait beaucoup.

Tenez, ce rosier qui embaumait si fort à l'autre

bout du cimetière, peut-être parce qu'il avait poussé sur le pauvre corps d'une belle âme, y aurait-il le même en Paradis ? Sans doute, sans doute. Mais celui-là lui tenait compagnie depuis si longtemps. En avril, il guettait le gonflement de ses premiers bourgeons et il cueillait toujours sa dernière rose pour la Saint-André.

Et tant et tant de belles et bonnes choses qu'il lui faudrait quitter, la douce tiédeur de ses couvertures les nuits d'hiver, le goût délicieux de l'huile nouvelle sur le pain fraîchement cuit, l'odeur des foins aussi.

C'est vrai qu'il restait le dernier de sa génération. En tout cas, il était prêt à partir. Il venait même de refaire son testament pour la troisième fois. Bien obligé puisque par deux fois ses héritiers étaient morts avant lui.

Mais cette fois, il a tout mis entre les mains de son neveu Jean-Joseph Hyacinthe Aubert, procureur au Buis qui fera, c'est sûr, leur droit à ses frères. Sans oublier les pauvres, bien entendu. Et il a promis de faire dire cent messes pour le repos de son âme. Cent messes, il les faut bien, car Celui qui tient les comptes trouvera peut-être certaines de ses actions un peu lourdes. Par exemple, le fait de s'être remboursé de la dette du vieux Bernard en s'appropriant sa maison.

Et tout le reste irait à sa famille. Le notaire lui avait bien suggéré qu'il était d'usage que les prêtres

lèguent quelques objets de valeur à d'autres prêtres. Pardi, il le savait bien. Mais c'était leur affaire. Son vieil ami le curé Vautour avait promis de laisser son « orologe » et sa bibliothèque à Messire François Aubert. Les ouvrages de la Conférence d'Angers et les dix-huit volumes de Sainte-Beuve seraient bien utiles au jeune docteur frais émoulu en théologie; Mais lui, Jean-Joseph Esprit Aubert n'aurait jamais privé ses neveux d'objets d'une telle valeur. Quant à ce vieux fou de Cabared qui ne se consolait pas d'avoir dû quitter ses paroissiens de Curnier pour le service de la toute petite paroisse d'Arpavon, il disait à qui voulait l'entendre qu'il laisserait son cachet d'argent en son étui et six petites cuillères aussi d'argent à Messire Antoine Amable Courcy, curé de Sainte-Jalle et Official du Val-Benoît. Pourquoi faire Grand Dieu ! Monsieur l'Official ne reviendrait pas sur sa décision et le vieux Cabared resterait à Arpavon, tandis que la vente de cette argenterie aurait sûrement rendu service au cousin et héritier du défunt. Sans compter que ce bon Cabared avait fait d'autres legs importants, l'un à son neveu, notaire à Sainte-Jalle et l'autre à sa servante. Le notaire était bien plus riche que le cousin et la servante n'était pas si vieille, elle n'aurait pas de peine à trouver un autre maître.

Non, lui n'avait rien distraité de ce qui revenait à sa famille. Elle était nombreuse, mais chacun aurait de quoi garder son souvenir en mémoire.

Il y avait, d'abord, Suzanne la fille du seul fils de sa sœur, ses cinq tantes et leur descendance, qu'il renonçait à compter. Puis, et surtout, il y avait les enfants de son frère Gaspard. Son héritier universel, le Procureur au Buis avait fait un excellent mariage. Son frère François, docteur en théologie était celui-là même que le curé Vautour tenait en si grande estime. Les deux filles étaient aussi bonnes l'une que l'autre. Mais Marguerite était mariée à Mirabel, ce qui n'était pas tout près, et on ne la voyait guère. De plus sa famille s'accroissait régulièrement. Heureusement, le Seigneur dans sa sagesse, reprenait quelquefois ce qu'il avait donné. Car, pourvu d'une douzaine d'enfants, un homme même riche ne peut les établir tous convenablement.

Restait Marie-Rose que tout le monde appelait, Dieu seul sait pourquoi, Nanon. Elle était restée au Poët, et, lorsque le grand âge du prier l'avait contraint à abandonner ses fonctions curiales, elle l'avait accueilli dans la grande et belle demeure de son époux. Sa nichée était raisonnable, deux garçons et une fillette. Un quatrième bientôt peut-être. Mais l'aîné avait déjà dix ans et se conduisait comme un petit homme.

Décidément, Jean-Joseph Esprit Aubert, autrefois prier-curé du Poët-Sigillat était heureux. Sa vie, sa longue vie, s'était déroulée tout uniment. Bien sûr, sur ce rocher, il n'avait pas fait une brillante carrière, mais son ministère avait été

paisible, sa famille était bien établie. Si le Seigneur le permettait, il pourrait jouir encore un peu de temps de l'odeur des roses et de la pureté de l'air.

Mais le Seigneur ne le permit pas. Lorsque la petite Rose alerta sa maman, en lui disant que Monsieur le Prieur était assis au soleil sans son chapeau de paille, Nanon comprit aussitôt, qu'il avait quitté ce monde par cette douce après-midi de juin. Paisiblement, comme il avait vécu.

Samedi 29 juin 1726.
Dans le jardin du presbytère de Saint-Ferréol.

**JEANNE BUFFARDEN,
nièce du prier de Saint-Ferréol.**

Assise sur un banc à l'ombre douce d'un figuier, la jeune fille brodait.

Deux épingles d'écaille blonde dressaient en diadème sa lourde tresse couleur de châtaigne mûre. C'étaient les seuls ornements d'une toilette modeste et pourtant fort élégante. Les plis d'un grand châle de laine aux dessins à l'ancienne mode recouvraient plus qu'à demi une ample robe de raze grise. Une guimpe blanche mettait en valeur le doux visage de l'adolescente et le délicat dessin de son cou. L'ouvrage était d'une finesse extrême et le dé de la brodeuse était d'argent, comme les mancherons de ses ciseaux.

Tout était paix et lumière dans le minuscule jardin du presbytère. Le rosier embaumait, le doux bruit de l'eau courant entre les planches du potager semblait rythmé par les coups de bêche de Monsieur le Prier, là-bas, tout au fond, contre le mur du cimetière. Quelque part dans le village, quelqu'un tirait de l'eau d'un puits, et le grincement de la chaîne arrivait jusqu'à la brodeuse comme l'accompa-

gnement d'une très vieille ballade.

La demie de quatre heures sonna à la grande horloge du clocher. Il était temps de plier son ouvrage et d'aller aider Jeanne-Marie à préparer le repas du soir.

La jeune fille soupira. Demain, on la fiançait et dans quelques semaines elle allait quitter cette paix, cet asile.

D'autres auraient bondi de joie à l'idée de franchir les murs de cette maison grise et de ce jardinet si petit que même les rosiers essayaient de s'en évader. Elle non. Elle avait eu si peur, autrefois, là-bas dans la cité d'Avignon, aux portes closes. Elle s'était sauvée avant qu'on ne barre la porte de leur maison de la sinistre croix noire. Elle se revoyait errant dans les rues écrasées de soleil, fuyant l'odeur atroce et l'énorme bruit de cloches, sourd et lugubre, qui emplissait l'air.

Le premier jour, personne n'avait osé l'approcher. Sur le soir, une vieille femme lui avait jeté un bout de fromage, comme à un chien. Elle avait dormi à l'abri d'un lavoir désert. C'est là que messer Aaron Crémieux, le médecin juif, l'avait trouvée au matin sanglotante et affamée. Il l'avait prise par la main et ramenée chez lui dans le ghetto. Dès l'entrée, des mains gantées de toile fine l'avaient déshabillée, tondue, baignée. On avait brûlé tous ses vêtements et jusqu'au fin cordon et à l'étui de cuir contenant son baptistaire, suspendu autour de son

cou par son défunt père.

Puis on l'avait vigoureusement frottée de vinaigre et vêtue à la juive. Elle avait mangé, dormi. Elle était sauvée. Pendant quatre jours messer Crémieux avait tenu l'enfant à l'écart de la communauté. Puis il l'avait confiée à son épouse et, jour après jour, elle eut moins peur. Dans le ghetto, le glas arrivait assourdi par les hauts murs de clôture et l'odeur était arrêtée par les cassolettes d'herbes sans cesse renouvelées qui brûlaient devant chaque maison et même sur chaque fenêtre. Elle put raconter son histoire et réciter les dernières recommandations de son père.

Le temps passa. Ses cheveux repoussèrent et peu à peu, elle fut moins déconcertée par l'étrangeté du milieu dans lequel elle se trouvait. Enfin, on ouvrit les portes de la ville et ils partirent tous deux, à pied, par les routes désertes.

Le voyage avait semblé interminable à la petite fille, tout intimidée par la prestance du médecin. Enfin, ils étaient arrivés, ici, chez le prier son oncle. Le prêtre avait été au moins aussi embarrassé que sa servante par l'arrivée à son foyer de l'enfant encore effrayée. Mais, doucement, patiemment, il l'avait apprivoisée. Et messer Crémieux ne l'avait pas abandonnée. Chaque année, au matin de son anniversaire, il était là avec un cadeau : une pierre de couleur, une pièce de toile fine, de la soie à broder. C'est à lui qu'elle devait les épingles d'écaille et le dé

d'argent.

A l'annonce de son prochain mariage, il était venu tout de suite. Il l'avait interrogée doucement. Etait-elle heureuse de cette union ? Savait-elle bien à quoi elle s'engageait ? En la mariant à un riche marchand nouvellement converti, son oncle obéissait à l'évêque. Qui en effet mieux qu'une épouse peut garder son époux de retomber dans les erreurs de Calvin ? Mais le futur n'était plus tout jeune, il avait deux filles déjà grandettes d'un premier lit. Non cela ne l'effrayait ni ne l'inquiétait. Elle était docile et bonne. Malgré ses appréhensions, elle acceptait simplement de s'arracher à son refuge. Pour se rassurer, elle se disait qu'elle ne s'éloignait pas de ce clocher, et que de l'autre côté de la place, elle entrait dans une maison solide où sa vie se déroulerait aussi uniment que l'écheveau de sa soie à broder.

Elle en était persuadée. Elle était si jeune.

Messer Aaron Crémieux était reparti après avoir posé sur sa jupe un rouleau de ducats pour sa dot et un diadème de perles pour la parure du jour des noces.

Cinq heures venaient de sonner. les moineaux revinrent encore une fois se chamailler dans le cerisier, réveillant le rouge-gorge qui ne pensait pas commencer si tôt son concert vespéral.

Lundi 15 novembre 1706.
Sur la route de La Charce à La Motte-Chalançon.

**Maître CHARLES DESANDRÉS,
notaire à LA MOTTE**

Une petite pluie fine et glacée tombait obstinément depuis le début de l'après-midi.

Cela n'arrangeait vraiment pas les affaires de maître Charles Desandrés, notaire à La Motte, qui, tête baissée à côté de sa mule boiteuse, regagnait son étude après une journée harassante.

Dieu qu'on est naïf lorsqu'on est jeune, songeait le notaire qui n'avait plus le pas élastique et la démarche dégagée de ses vingt ans. Quand il avait repris l'étude de feu son père — il y avait longtemps — il croyait qu'il avait devant lui quelques années de dur labeur, mais qu'ensuite, la clientèle bien établie, il pourrait s'adjoindre un et même peut-être deux clercs, à qui il confierait le travail de routine. Il se voyait déjà prenant le temps de lire. Des traités de droit bien sûr, mais aussi de la Philosophie et les traductions des Anciens. On pouvait maintenant s'abonner à des cabinets de lecture et recevoir tout cela par le courrier d'Avignon. Et pourquoi pas ? il aurait pu installer un cabinet de physique.

Un cabinet de physique ! Maître Desandrés sourit. Ah ! oui ! Et puis quoi encore !

Les années de travail, ça oui, il les avait eues. L'ennui, c'est qu'elles n'étaient pas terminées. Il avait bien engagé un clerc, et plus vite que ce qu'il avait prévu, mais le bougre n'était pas bon à grand-chose. A allumer le feu les matins d'hiver, et encore trois jours sur quatre, fallait-il se résigner à s'enfumer jusqu'au déjeuner. A tailler les plumes. A recopier les minutes lorsque les clients demandaient une grosse. Ce qui, heureusement, n'était pas souvent le cas. Son écriture n'était pas mauvaise, mais il fallait bien lui préparer le travail et marquer les pages à copier plutôt deux fois qu'une. Le minutier débordait de pailles de blé soigneusement aplaties, affectées à cet usage. Et distrait avec ça. Hier encore, il avait égaré une plume neuve. Où diable, avait-il bien pu la fourrer ? Maître Charles Desandrés n'était pas loin de soupçonner son clerc de jouer aux cartes avec les enfants lorsqu'il n'était pas là. Mais si c'était le cas, les cartes étaient bien cachées.

Ce clerc-là n'était vraiment pas bon à grand-chose. Mais il avait une qualité : il ne coûtait pas cher. Et il fallait convenir que maître Charles Desandrés n'aurait pas pu le payer davantage. En économisant sur tout, bon an, mal an, il joignait les deux bouts. Mais c'était juste.

Pourtant du travail, il y en avait. Des ventes, des arrentements, des testaments et des contrats de

mariage. Et d'innombrables quittances. L'étude ne désemplissait pas, et souvent, comme aujourd'hui, il lui fallait courir la campagne, pour aller instrumenter à domicile. Mais le papier était cher, les droits élevés, la taille ne cessait d'augmenter et la taxe de son office faisait de même.

Si seulement les gens payaient. Pas comptant, bien sûr, il ne faut pas rêver. Mais, disons dans un délai raisonnable. Si seulement ils payaient en monnaie. Mais cela devenait de plus en plus rare. Les paysans vous apportent une paire de poulets et vous en promettent une autre à la Saint-Jean. Les marchands vous proposent leur camelote et les artisans leur travail. Passe pour la nourriture, Dieu merci, nous avons tous bon appétit. Mais il y a dans nos armoires assez de toile pour faire les trousseaux de toutes nos filles, et nous pourrons encore doter les servantes. J'ai trois façons d'habit d'avance. Seulement je n'ai pas besoin d'habit, et pas d'argent pour payer le drap. Et la clientèle noble n'est pas d'un grand rapport. Lorsqu'on a l'honneur d'être choisi par Monsieur le Marquis pour dresser le contrat de son fils, comment oser présenter la note, si on ne vous la demande pas ?

Maître Charles Desandrés eut conscience de la morosité de sa méditation pluvieuse, rythmée par le pas inégal de la mule. Allons, allons, réagit-il en secouant ses larges épaules, ne soyons pas aussi pessimiste. Il y a heureusement quelques bourgeois

qui savent encore mettre la main au gousset. Maître Lagier, l'avocat ne vient-il pas de me payer rubis sur l'ongle l'acte d'arrentement de sa ferme de Rottier. Et fidèle avec ça. A chacun de ses séjours à La Charce, il requiert mes services. Une petite voix soufflait à maître Desandrés que, peut-être, l'avocat ne tenait pas à ce que ses affaires soient étalées au grand jour dans la bonne ville de Die où il résidait, mais c'était là une suggestion indigne, qu'il ne prit pas en compte. Il tâta avec satisfaction la bourse qui gonflait la poche de sa redingote de drap noir. Cet argent était le bienvenu. Il allait lui permettre de se réapprovisionner en chandelle, encre et surtout papier. Et Dieu sait si c'était nécessaire.

Papier ! Dans l'esprit engourdi du notaire fatigué, ce mot éveilla un souvenir particulièrement désagréable. C'était chez maître Lagier, ce matin. Comme toujours, on l'avait installé dans la belle salle qui servait de bureau à l'avocat. Le feu ronflait rondement, et sur la table de noyer bien cirée, il avait trouvé un éventail de plumes d'oies taillées avec grand soin, à côté d'un encrier de Moustiers et d'une règle d'ébène aux arêtes de cuivre. Comme toujours, il avait regretté que son portefeuille de maroquin soit si usé et ne lui fasse guère honneur. Mais en l'ouvrant, il avait eut un choc. La feuille de papier qu'il s'appropriait à en tirer pour rédiger son acte, la belle feuille de papier qu'il y avait rangée la veille, après l'avoir choisie blanche et bien ébarbée pour un

si bon client, était largement amputée! En y regardant de plus près, on comprenait que le morceau qui manquait avait exactement la forme d'un col de robe de femme. Ne cousait-on pas chez lui hier au soir ? Rouge de confusion, il avait tiré subrepticement la seconde feuille, la feuille de secours qui n'était pas d'aussi bonne qualité, tant s'en faut. C'était intolérable.

Magdeleine s'était permis de tailler un patron dans son papier à la marque du Dauphiné à un sol la feuille ! Cette fois, elle avait passé la mesure. Il le lui dirait et vivement encore. Il haussa les épaules, désabusé. Elle ne le laisserait pas achever. Elle lui dirait que lorsqu'on a encore cinq filles à la maison, il faut bien les orner un peu si on veut les marier. Ou alors, il faut les mettre au couvent tout de suite. A l'occasion, elle lui rappellerait qu'elle avait réussi à faire épouser les deux aînées par des fils de notaires. Et qu'il n'oublie pas que grâce à l'intervention de ses oncles Eyraud, leur fils Michel venait d'entrer en gendre dans la plus belle étude de Carpentras. Sur sa lancée, elle dirait encore que les deux autres garçons, pris en charge par le prieur de Rottier, messire Michel Desandrés, son frère avaient embrassé la prêtrise. N'avait-elle pas dirigé sa couvée de main de maître ? Il n'aurait pas le dernier mot. C'était certain.

Le chemin devenait plus large. Encore un détour et on apercevrait les lumières du bourg. Maître Charles Desandrés soupira. Demain, il ferait

ferrer la mule, demain il rappellerait au vieux Jantou qu'il lui devait un voyage de bois, demain il préparerait soigneusement le contrat du fils de Monsieur Brès. Et il faudrait aussi enregistrer la déclaration de grossesse de la servante de Monsieur Teyssières. Voilà qui promettait une autre journée bien remplie.

Il était bien las, maître Desandrés, mais ce soir, passebleu, il parlerait à sa femme. Du moins, il essayerait.

P.S : Il semblerait que Maître Charles Desandrés ait récupéré son morceau de papier. Et que, bien plus tard, son petit-fils l'ait utilisé comme brouillon. Décidément, le papier était bien précieux en ces temps-là.

Vendredi 20 Novembre 1699. A Aubres,
au-dessus de la grange des Bourgeaud.

**LOUISE RAMUS,
qui, plus tard,
fut la troisième épouse
d'ANTOINE BOURGEAUD.**

Un bruit ténu lui fit hâter le pas. Elle attendit d'être dans le creux du vallon pour y croire. L'eau coulait. Petitement, mais vaillamment, la source égrenait ses notes cristallines.

Sa joie fut immense. Depuis tant et tant de jours qu'elle espérait cela.

En un instant elle oublia le printemps venteux qui avait desséché les jeunes plants à peine mis en terre, l'été torride et ses interminables jours où il avait fallu économiser jusqu'à la moindre goutte d'eau tirée à grand peine du maigre filet perdu dans le lit de la rivière, cet été sans fin où chacun des travaux coutumiers avait demandé un effort à la limite du soutenable. Et jusqu'à cet automne qui n'en finissait pas de traîner dans son ciel gris et bas de lourds nuages qui s'en allaient crever ailleurs.

Et l'hiver était tôt venu. Il avait gelé très fort à la Saint-Martin, et dans le ciel extraordinairement clair et bleu, de grandes bandes d'oiseaux migrants

se dirigeaient vers le sud, fuyant le froid et la sécheresse. il n'y avait plus une seule flaque d'eau dans les ruisseaux depuis des mois. Et il n'y aurait plus de poissons ni d'écrevisses avant bien longtemps.

Enfin, il avait plu hier au soir et toute la nuit. Une bonne pluie lourde et sonore. On avait sorti tous les récipients de la maison pour recueillir l'eau du ciel, et le maître avait remercié Dieu dans la prière du soir. Mais le canon de la fontaine restait désespérément vide et ce soir, elle, Louise, l'humble servante, avait bien compris le souci et l'inquiétude du chef de famille. Si la source ne revenait pas avec la pluie, qui sait quand elle reviendrait ? peut-être avec la neige, mais peut-être jamais.

Alors n'y tenant plus, la marmite de soupe mise à cuire doucement dans la cendre mêlée de braises et toutes ses autres tâches accomplies, elle était montée jusqu'ici, à ce haut vallon où naissait leur source.

Et l'eau coulait ! Enfin ! Elle en riait de joie. Seulement le minuscule bief qui devait conduire l'eau à la fontaine était entièrement rempli de feuilles mortes. Et l'eau se perdait à imprégner cette litière d'or déposée là par les grands peupliers la première nuit de gel.

Résolument, la jeune fille ôta ses socques et retroussa l'ourlet de sa jupe dans la ceinture de son tablier. Pieds nus et les jambes découvertes, elle descendit dans le lit du ruisselet et, du même geste

énergique et doux dont elle aidait parfois les poussins à naître, elle écarta les feuilles mouillées.

Et l'eau suivait le geste de ses mains et prenait de la force en suivant la pente légère. Docilement elle suivait le chemin qui la menait vers tous ceux qui, en bas l'attendaient. Louise se sentit fière de son geste. Elle, l'humble servante, qui ne savait pas lire dans le Livre Saint, ni faire de fines dentelles comme la maîtresse, elle savait faire cela : accueillir la vie, donner la vie. Elle travaillait de plus en plus vite, et lorsqu'enfin l'eau arriva à la cascade, et sauta joyeusement, Louise sut qu'elle serait à la grange bien avant elle.

D'un coup, elle retrouva tous ses devoirs. Le bébé allait se réveiller, la soupe risquait de brûler, et le petit berger avait besoin de son aide pour nourrir son troupeau superbement commandé par ce grand bélier acheté à la Saint-Barthélemy dernière.

Elle attrapa ses socques au vol et oubliant de dénouer ses jupes, elle courut à perdre haleine. Elle pénétra dans la cour, toute décoiffée, trempée, à moitié nue.

Personne ne la vit. Le maître, agenouillé près de la fontaine dont le canon coulait enfin, chantait son psaume favori, et toute la maisonnée l'écoutait avec respect, les hommes nu-tête sous la pluie et les femmes agenouillées.

Une grande joie envahit le cœur de Louise. L'Eternel nous a rendu l'eau, mais mes mains lui ont

été bien utiles, pensa-t-elle. Seulement mon maître, cet homme pieux, est bien trop savant pour le comprendre. Alors Seigneur, vous qui savez comme les autres ont besoin de lui pour leur parler de Vous, conservez-le. Et conservez moi près de lui pour que je puisse l'aider avec mes mains, mes pauvres mains rêches, pelées, gercées, mes mains d'humble servante. A son service. Et à Votre service, mon Seigneur.

Mercredi de la Semaine Sainte 11 Avril 1691.
A l'hôpital des galères de Marseille.

**Antoine RASCLARD,
berger, galérien pour la Foi.**

Quelque chose avait changé.

L'odeur peut-être ? Non, elle était toujours aussi lourde de sanies, de déjections, d'autre chose aussi qu'on ne nommait pas pour ne pas offenser le Saint Nom de Dieu. Avec par dessus tout, atrocement douceâtre l'horrible senteur du pus.

Antoine Rasclard émergeait peu à peu des ténèbres dans lesquelles le mal l'avait plongé. Son grand corps pesait de tout son poids sur la planche mal rabotée qui lui servait de lit. Sa tête était douloureuse et tous ses membres le faisaient souffrir. Qu'il était sale, pensa-t-il. Il avait dû vomir beaucoup et sa barbe n'était pas faite depuis longtemps.

Tout à coup, il comprit. La lampe était immobile. Rien ne bougeait plus. On l'avait débarqué, il n'était plus sur la galère. Mais où pouvait-il bien être ? Un rai de lumière avare éclairait une longue salle voûtée et bordée de bat-flanc. Tout était étrangement calme. On devait errer dans ces petites heures de la prime aube, dans ces moments où les vivants reprennent des forces pour affronter le jour nouveau, tandis que ceux qui ont

fini leur tâche s'apaisent pour mourir.

Antoine Rasclard comprit. Il était à l'hôpital des galères. Son heure était enfin venue.

Il eut une pensée amère. Il y avait longtemps qu'il avait commencé de mourir. Presque quatre ans. Depuis ce soir d'automne où les soldats du Roy avaient pénétré dans la grange des Favier au beau milieu de la prière, et les avaient tous enchaînés pour les conduire à Valence.

Jamais route ne lui avait semblé plus longue. Jamais la pluie et le vent ne lui avaient semblé aussi hostiles. Puis le cachot. Puis encore la route, fer au pied. Et Marseille, et la galère. Le mistral qui vous transperce le corps l'hiver, la canicule suffocante de l'été. Et les poux. Et les humiliations. Et si peu d'espoir. La Reine d'Angleterre rachetait bien des captifs, mais seulement ceux qui étaient instruits. Les familles qui en avaient les moyens rachetaient les leurs depuis Genève ou Berlin. Mais personne ne rachèterait jamais le pauvre berger d'Arnayon.

Seigneur, Seigneur, comme dans le psaume, j'ai parcouru de verts pâturages, et j'ai vu le soleil se lever sur les cimes brillantes de neige. La faim au ventre souvent, et les pieds glacés et l'échine ployée par l'aigre bise d'avril ou la pluie glacée de novembre. Mais il était si beau mon troupeau dans ce décor. J'ai accompli ma tâche droitement. Et j'ai béni ton Nom. Tu as permis que j'épouse celle que j'aimais, et Tu nous a donné de beaux enfants. Mais

en une heure Tu as repris tout ce que Tu m'avais donné. Et plus encore, puisque Tu ne m'as même pas laissé l'espoir de les revoir sur cette terre. Seigneur, Seigneur, pourquoi m'as-Tu abandonné ?

Une plainte lamentable parvint à sortir de sa gorge desséchée.

Alors les autres, dans la salle, comprirent que son heure était proche. Tous ceux qui avaient encore un peu de force et de conscience malgré leurs membres écrasés et l'infection qui rongait leurs plaies entonnèrent à voix basse le Psaume de la Délivrance.

C'était un bruit doux comme le murmure du vent dans le feuillage, là-haut sur les pentes du Mont-Angel, dans ce frais vallon dont il connaissait chacune des courbes. Et tout à coup, il en fut tout proche. Son troupeau paissait dans l'herbe fine, tout près du ruisseau, sous la garde des deux vieux griffons, sagement, sans se laisser distraire le moins du monde. Mais sa belle chèvre blanche, sa chère Bellane, l'avait vu. Droite sur une roche, ses fines cornes haut levées, elle l'appelait du regard. Et au pied de la roche, l'enfançon Marie dormait dans sa berce, et son Jean se tenait déjà droit comme un petit homme.

Il fit un effort immense et dans un grand cri, il pénétra enfin dans le pays des verts pâturages. Les autres cessèrent leur psalmodie. Dieu, enfin, avait eu pitié du pauvre galérien.

EXTRAIT DU REGISTRE D'ECROU
DES GALERES DE MARSEILLE

N° 10980

ANTOINE RASCLAS fils d'Antoine et
d'Izabeau Plumel, mary de Jeanne Tardieu, natif
d'Arnayon en Dauphiné, menuisier, âgé de 37 ans, de
bonne taille.

(Marge droite) :

A VIE

(Marge gauche) :

(mort à) L'Hospital le 11 avril 1691.

*NB. Les galériens se donnaient volontiers des métiers
qui leur réservaient un traitement moins rigoureux.*

*Rasclard a été mal orthographié, en Rasclas, dans ce
registre d'écrou.*

Mardi 15 septembre 1671.
Au Pontaujard, près de Taulignan.

ETIENNE ISTRE
et SUZANNE MARIN
portrait à deux voix discordantes

On était à la Croix de septembre. Les jours étaient déjà bien plus courts. Mais l'été régnait toujours en maître dans un paysage un peu plus désolé chaque jour par la sécheresse.

L'après-midi touchait à sa fin. A l'ouest, vers la vallée du Rhône et les Cévennes, le ciel virait au pourpre, tandis qu'une sombre draperie de nuages venant de l'est, barrait l'horizon du côté des Alpes.

Il faisait une chaleur épouvantable à l'intérieur de la patache qui brinquebalait sur la route poussiéreuse, rideaux de cuir baissés.

D'une brève injonction, le cocher arrêta son attelage contre un maigre bosquet d'yeuses crépues. La main sur son vieux pistolet, il jeta un regard inquiet sur la route qui faisait un coude brusque avant d'emprunter un étroit pont de bois.

Apparemment personne n'était passé par là depuis longtemps. L'entrée du pont était libre, tout comme la sortie. Tout était calme et si Dieu voulait,

on arriverait à Taulignan avant la nuit. Et même avant l'orage. Et sans avoir fait de mauvaise rencontre, comme cela arrivait parfois sur cette route peu fréquentée.

Si seulement le monsieur qu'il transportait avait eu l'idée de lui offrir un petit coup à boire....

Mais à l'intérieur de la patache rien ne bougeait.

Etranges voyageurs en vérité qu'il avait pris en charge au relais d'Alençon. Un homme et une femme sensiblement du même âge et de même condition. Ils se connaissaient, le cocher en aurait juré, mais ils ne s'étaient même pas salués en montant dans la voiture. Et chacun s'était réfugié le plus loin possible de l'autre.

La femme était enveloppée dans une cape de voyage d'indienne sombre dont le grand capuchon lui cachait à demi le visage. Ses mains, fines et soignées, faisaient une tache claire. Par instant, elle les retournait machinalement. Alors, en un bref éclair, un large anneau d'or luisait dans la pénombre.

Son regard s'accrochait à cette étincelle. Et elle retrouvait toute l'allégresse de ce jour de mai bruissant d'abeilles où l'anneau d'or avait glissé à son doigt comme une caresse. Elle avait rougi de bonheur et baissé la tête pour recevoir la bénédiction du pasteur. Elle aurait dû la relever, songea-t-elle amèrement, et regarder celui qui passait l'anneau. Sans doute avait-il comme aujourd'hui ce pli

ironique au coin des lèvres et ce regard glacé.

L'homme ne bougeait pas plus qu'une statue. Lui seul savait ce que lui coûtait cette immobilité de marbre. Mais il avait décidé qu'il en serait ainsi. Il arrivait au terme de l'épreuve. Depuis tant d'années qu'il aspirait à rompre ce maudit mariage, le moment était venu. Aux yeux de tous, il allait enfin être séparé de cette femme qu'il n'avait pas choisie, pas désirée, pas aimée, pas même estimée. La renvoyer à sa famille. Elle était vieille maintenant. La belle affaire. Puisqu'il rendait la dot, il se trouverait bien un de ses neveux pour lui faire une place à son foyer.

Il n'aurait jamais dû consentir à ce mariage. Mais son père et les Anciens avaient tant insisté. La fille était riche, point laide et point sotte. Mais il n'en voulait pas. Pourquoi ? Et pourquoi pas ?

Il le lui avait dit presque tout de suite. Elle n'avait pas voulu l'entendre, joué le rôle de la jeune épouse énamourée. Pendant des mois il ne l'avait pas touchée. Puis un jour, il l'avait prise avec rage, alors elle était devenue une épouse arrogante, sûre de son droit. L'enfant n'avait été qu'une promesse, et il n'avait plus jamais cédé. Pendant des années, elle avait lutté bec et ongles. Brusquement à la fin de l'hiver elle avait accepté. Du bout des lèvres et avec beaucoup de morgue, au soir de la mort de son père, elle avait consenti à la séparation. Il fallait rester droit encore un peu de temps. Lui laisser croire que rien n'avait changé depuis le soir des noces. Et qu'il

la haïssait toujours.

Dans cet espace clos, l'immobilité rendait la chaleur suffocante. On percevait au loin l'écho assourdi de l'orage. La femme tournait et retournait ses mains. Elle ne pouvait détacher son regard de l'anneau. Et tout en elle se révoltait. Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je dit ? Pourquoi m'a-t-il ainsi rejetée ? Je n'ai pas eu de mal à obéir à mon père. Je ne connaissais point d'autre galant. Et il était beau, j'ai tout de suite aimé sa démarche élégante et sa voix harmonieuse. Au début j'ai pensé qu'il me mettait à l'épreuve. J'ai cru que c'était un jeu. Puis j'ai pensé qu'il en aimait une autre. Mais un soir, j'ai su que ce n'était pas vrai. C'est moi qu'il aime. Et jamais il ne voudra « que ce soit le dit ». Si seulement l'enfant, son enfant, avait vécu, il aurait pu vivre avec moi sans perdre la face. Quand je lui ai dit que j'étais prête à aller signer cet acte, à condition que ce soit très loin de chez nous, chez un notaire inconnu, il n'a pas bronché. Il faut qu'il croie que maintenant c'est moi qui ne veut plus de lui. Ce sera sa punition. Jusqu'au dernier matin de sa vie.

La blesser, encore une fois. Faire qu'elle ne regrette rien. Jamais. Qu'elle cesse enfin de m'aimer. Que je n'ai plus ce remords ni ce regret. Ce qui est fait est fait. Si nos pères ne s'en étaient pas mêlés et n'avaient pas invoqué le Dieu Tout Puissant pour nous unir, si je l'avais aperçue par hasard un mardi au marché, j'aurais eu la source fraîche de son regard

pour éclairer ma vie.

Il faut que je trouve une formule à mettre sur cet acte de séparation. Une formule qui ne laisse plus aucun espoir, ni à elle ni à moi. Je demanderai au notaire qu'il mentionne, et en très grande écriture, que je lui donne permission de se remarier avec telle personne que bon lui semble.

Ce qui est fait est fait. Il faut qu'il sache que je pardonne, que rien ni personne ne peut m'empêcher, moi Suzanne Marin, de l'aimer, lui Etienne Istre. Demain je ferai rajouter une simple phrase sur l'acte du notaire. Une phrase qui lui permettra de garder la tête haute, de ne pas avouer qu'il s'est trompé. Il est trop tard maintenant pour nous deux. J'ai bien réfléchi durant ce voyage épouvantable. Je demanderai qu'on écrive, et en très grandes lettres que je lui donne permission de se remarier avec telle personne que bon lui semble.

Le ciel était couleur d'encre. Les roulements de l'orage se rapprochaient. Le premier éclair déchira l'obscurité. De grosses gouttes commencèrent à émailler la poussière. A regret le cocher remonta sur son siège et tira sur les rênes en sifflant. Les chevaux repartirent.

Une mince lueur émana encore une fois du large anneau d'or. Perdus dans leur détresse, ni elle ni lui ne la devinèrent.

Lundi 22 juin 1665.
Sur la route du col de Prémol.

PIERRE FAVIER,
muletier de CORNILLAC

Il aimait toutes les routes. Mais c'était celle-là qu'il préférait. Et sur cette route, cet endroit précis. Il s'arrangeait toujours pour y passer dans le plein de la matinée deux ou trois jours avant la fête de Saint-Jean-Baptiste.

Il partait de Cornillac aux premières lueurs du jour. Il n'avait qu'à souffler sur les braises pour réchauffer sa tisane d'orge grillé. Sa musette était prête comme toujours. A travers la toile rêche il avait deviné la bouteille, les olives, les noix et cette tiédeur qui révélait l'omelette dans le pain.

Il avait seulement chaussé ses souliers cloutés dans la cour pour ne pas réveiller la maisonnée. Harnacher les mules était un autre plaisir. Elles aussi aimaient la route, la Falette surtout et son corps nerveux devançait les gestes rituels de l'harnachement. Elle s'inclinait avec élégance vers le collier et secouait juste un peu la tête pour s'assurer que les clochettes sonnaient juste. Elle tendait bien son ventre lorsqu'il serrait les sangles afin que leur confort à tous deux soit sans défaut, comme leur

harmonie. La Noire, bonne fille, laissait faire.

Enfin il avait ouvert à deux vantaux les portes de l'écurie et ils avaient pris la route. Quelque part, un coq mal réveillé et vexé d'avoir été devancé lançait un appel enroué. Le bruit mat de son bâton ferré sur les cailloux scandait le gai carillon des mules.

Le jour se levait, découvrant toutes les merveilles des matins de juin. Les talus étaient tour à tour bleus de vesce sauvage, blancs de gaillet, roses de lupin ou dorés de genêts. La rosée matinale avivait les mille odeurs des champs. Ici des acacias terminaient leur floraison, là des luzernes attendaient qu'on les fauche. Partout la jeune odeur amère des bourgeons de résineux dominait cette symphonie.

Pierre Favier était heureux.

Muletier, quel beau métier ! On marche et l'on songe. On pense à la marchandise que l'on transporte, et à celle que l'on va chercher. On fait ses comptes. On fait des projets. On chante. On siffle. On se réjouit à la pensée de revoir des amis, de leur apporter des nouvelles et d'en rapporter chez soi. Et les cailloux défilent sous le pied. Et lorsqu'on regarde autour de soi, le paysage est différent à chaque instant.

Pierre Favier n'aurait pu faire un autre métier. Et il espérait que ses fils feraient le même. Avait-il pris soin d'eux ? En avait-il fait des gars solides ? Leur avait-il tant de fois montré comment soigner

leurs pieds, appris à les masser avec de la graisse de porc parfumée à la sauge, à bien tailler les ongles et surtout, surtout à exiger des cordonniers que les chaussures soient toujours à la bonne mesure, ni trop larges, ni trop étroites quelle que soit la mode du moment.

Pour la fille c'était une autre chanson. La mère avait décidé pour elle. Elle lui apprenait à tenir un petit logis. Nombreux étaient les voyageurs peu fortunés qui préféraient une assiette de soupe à la table familiale et un creux dans la paille du grenier à une place à l'auberge. Les colporteurs, les rempailleurs de chaises, les fabricants de lanterne, les ramoneurs qui descendaient sur Avignon ou Orange et les garçons qui allaient faire les moissons en Comtat n'en demandaient pas plus. Et si la soupe était bonne, l'adresse était vite connue.

Bien sûr, pour cela il fallait un homme à la maison et pas un gueux de muletier à toujours courir les routes. Alors on la marierait à un maréchal à forges.

« Si Dieu veut, si Dieu veut » chantonnait Pierre Favier.

Les mules s'ébrouaient, il lui fallait repartir. Il contempla une dernière fois son Paradis.

Le paysage était d'une fragilité de porcelaine. Des lambeaux de nuages gris perle s'effiloçaient dans un ciel de soie pâle où les monts du Vercors se dessinaient en traits impalpables et pourtant très

précis. L'air était d'une pureté inouïe.

A ses pieds, la montagne s'éboulait en un ravin profond. Il descendit d'un pas sûr vers la cime des arbres immenses qui émergeaient de la gorge noire. Tout au fond se devinait la petite musique d'une source inconnue. Il répondit à son appel par un sifflement léger.

Vendredi 8 Septembre 1662.
Au Col de Soubeyran.

MARIE DURIEU
épouse d'ABEL FABRE,
notaire à VILLEPERDRIX

La mule s'arrêta net.

Sa cavalière glissa joliment à terre, et, sans lâcher la bride, avança jusqu'au point précis d'où l'on découvrait la vallée, la belle et large vallée du Val-Benoît, le cher paysage de sa jeunesse.

Elle se hissa sur la pointe de ses élégantes bottes de chevreau gris pour tout voir.

D'abord le ciel, bleu de roi, tout d'un seul pan, si léger et si vaste, sur lequel se découpaient les collines bien-aimées. Rousses, brunes, dorées, elles s'élevaient sur le damier des terres ouvertes par les premiers labours.

Les prairies étaient d'un vert noir. Il n'avait pas plu depuis si longtemps! Un troupeau de moutons égrenait ses sonnailles dans les chaumes. Un âne poursuivi par des enfants bramait dans une *bayassière* ⁽¹³⁾. Les villages et les hameaux avaient l'air de jouets d'enfants, et les vitres du château de

13. *Bayassière* : jachère où pousse de la lavande semi-sauvage.

Bésignan lui renvoyaient tous les feux du soleil couchant.

Elle soupira d'aise. Enfin ! elle était de retour. Pour un jour, pour quelques heures à peine, mais elle était dans son pays bien-aimé.

L'air sentait le bois de pin chaud de soleil et la menthe sauvage, peut-être aussi l'odeur âcre des buis.

Puis un fumet plus subtil monta du gros village qu'on ne voyait pas, mais qu'elle connaissait si bien. Dans une des maisons basses, serrées autour de l'église massive, on avait allumé un feu. Le premier de la saison. Pour un malade sans doute. Un feu de bois tendre, de branches de tilleul certainement.

L'odeur triste qu'elle avait respiré durant des mois. « Ma mie Marie, j'ai soif, ma mie Marie j'étouffe ». Et ces atroces quintes de toux qui étoilaient de sang les draps froissés de leur lit. De ce jeune mari sagement épousé, elle avait si peu de souvenirs, une branche de lilas séchée dans un mouchoir de dentelle, une bague d'or. La maladie, le deuil étaient venus si vite, et si vite était venu ce jeune clerc de son père, si robuste et si fougueux. « Si vous le voulez, Marie, je parlerai à votre père dès ce soir ». Son père avait dit non. Elle avait tenu tête. Il avait fini par céder. A condition qu'ils quittent la vallée et qu'ils aillent s'établir à Villeperdrix. Autant dire au diable ...

Elle avait pourtant aimé tout de suite ce bout du monde. Mais elle s'y sentait déracinée, si loin de

la grande maison, des assemblées de famille et des réunions amicales. A Villeperdrix, elle était seule. Nul ne heurtait le marteau de bronze de leur demeure, hormis les clients de l'étude et parfois, rarement, quelque paysanne, proposant les œufs et les fromages de sa métairie. Que les journées étaient longues ! L'été, encore, elle pouvait marcher, aller à la découverte des ruisseaux, des bois, des champs; mais l'hiver, elle aurait tant aimé qu'une jeune femme cogne d'un doigt léger à son carreau, pour venir simplement tirer l'aiguille ou tourner son fuseau à ses côtés.

Dès que l'enfant avait su marcher, elle l'avait entraîné avec elle dans ses longues courses. Elle lui avait appris tout ce qu'elle savait sur les plantes, les pierres, le ciel. Elle avait tant lu pendant ses longues nuits de veille à Saint-Sauveur. Et tous ces mots, toutes ces images, en les disant à ce petit enfant, elle les lavait de l'odeur fade de la maladie.

Dieu que le temps passe vite ! Il avait bien vite grandi ce gros garçon vorace, un peu lourdaud, tendre pourtant, qui savait toujours lui rapporter les premières violettes ou les fines coquilles de l'œuf de la mésange, prémices du printemps.

Et aujourd'hui, son père allait le marier. C'était la première fois depuis vingt ans qu'il décidait sans elle. Il avait bien fait. Elle n'aurait pas accepté. Elle aurait voulu garder encore un peu de temps son fils pour elle toute seule. Juste un peu de temps,

quelques mois, une année peut-être, qui sait ?

Mais elle ne s'était pas révoltée. Elle avait souri à la jeune fille. Grande, presque jolie, tout intimidée devant cette toute petite belle-mère fine et racée. Mais point sottie, la jeune Laure, et bien élevée. Et surtout riche, très riche. L'étude de Villeperdrix serait la plus brillante de la région. On pourrait prêter sans avoir recours aux juifs. On pourrait aussi ne rien exiger des pauvres, aider les plus démunis et même construire un temple digne d'être la Maison de Dieu.

Puisque le mariage devait être célébré « devant tous leurs parents et amis rassemblés à la manière de ceux de la Religion Prétendue Réformée », Marie Durieu avait demandé que cela se fasse dans l'étude de Saint-Sauveur. Même si demain, le siège à haut dossier était occupé par son frère, elle savait que l'esprit de feu son père n'avait pu s'éloigner de cette pièce austère où sa vie s'était écoulée, de cette longue table de bois sombre où luisait toujours sa règle d'ébène cerclée de cuivre, et son encrier de Moustiers, de ces étagères garnies de très vieux cahiers dont il prenait tant de soin. Elle voulait qu'il sache qu'elle avait tenu son rôle et son rang, que le jeune clerc était de bonne race et qu'ils avaient fondé une souche solide.

La petite troupe l'avait enfin rejointe. La brume du soir montait, légère, et voilait à peine le décor. Quelques nuages entraient dans la vallée, venant d'ouest. Ils annonçaient la pluie pour le lendemain.

Marie ne les voyait pas. Elle croyait au bonheur. Elle faisait confiance au Dieu tout-puissant de ses pères, maître du monde.

Elle avait raison. Laure Bourbousse fut une épouse et une mère exemplaire. Ferme dans sa foi protestante, elle mourut aux heures noires qui suivirent la Révocation, dans ce que le prier-curé du lieu appelait « les erreurs de Calvin ». Il lui refusa, bien entendu, l'inhumation au cimetière et pour faire bonne mesure, interdit qu'on la porte en terre avant la nuit close.

Alors, les gens de Villeperdrix qui l'aimaient et la respectaient, l'accompagnèrent avec tous les flambeaux du village. Et comme on était au soir de la Saint-Jean, ils allumèrent de grands feux partout dans la campagne pour qu'elle entre dans l'éternité avec un cortège de lumière.

Quand vous voudrez.
A Piégon dans l'église Notre-Dame du Cadenet

**JEAN RAFFIN,
greffier de la châtellenie de PIEGON.**

Celui-là, me direz-vous, point n'est besoin de faire de grandes phrases pour nous le présenter. Laissez-nous regarder sa bonne tête ronde et ses longues mains fines. Il a l'air heureux cet homme, de tout son cœur, avec ses yeux vifs, sa barbichette et ses moustaches effilées comme on les exhibait sous le règne du feu roi Louis XIII^e du nom.

Nous l'aimerions un peu plus riche, avec un pourpoint plus glorieux que cet habit de drap gris à crevés, avec ses manchettes et son grand rabat de lin blanc, qui le font ressembler à un prédicant. Un peu plus jeune aussi. Car sa chevelure commence à se clairsemer, et lorsqu'on n'a pas les moyens de s'offrir une perruque, c'est ennuyeux.

Mais je sais des choses que vous ne savez pas sur ce sympathique personnage. D'où il vient par exemple. Et à première vue, c'est assez surprenant. Jean Raffin, fils d'autre Jean Raffin avocat, est natif de Douzille-le-Preux, au diocèse d'Auxerre. Comment est-il arrivé jusqu'à Piégon ? Qui le sait encore... Sans doute dans la mouvance des Planchette. Cette famille, venue d'Auvergne à la fin du XV^e

siècle — on appelait souvent les auvergnats en renfort pour garder la ligne, lors des épidémies de peste — finit par acheter une part de la seigneurie de Piégon. Mais elle ne rompit jamais tout à fait ses liens avec sa province d'origine. Cela semble une belle tradition familiale, puisqu'aujourd'hui encore, leur descendant le plus célèbre, Henri de Laborde-Montpezat, prince consort du Royaume du Danemark, est fidèle à l'huile d'olive comme au fromage du Cantal.

A Piégon, notre Jean Raffin est greffier de la châellenie. Et il est très lié avec les seigneurs du lieu. Messires Louis, Charles et Hector d'Agoult étaient présents à son contrat de mariage. Et la dame Judith de Marcel, épouse de Louis, l'aîné des trois frères, donne aux futurs époux, pour les bons et agréables services qu'ils lui rendent, une brebis, une demi-douzaine de serviettes et une nappe de toile de maison, une émine de blé et un barral de vin muscat de Piégon.

Ce dernier présent est une véritable aubaine. D'abord parce que le vin muscat de Piégon est fort bon, même s'il n'a pas la renommée de son voisin, le célèbre Rasteau. Mais surtout parce que lorsqu'on veut obtenir l'A.O.C., qui est comme chacun sait les lettres de noblesse d'un vin, une référence comme celle-là est bienvenue dans un dossier.

Quels pouvaient bien être les bons et loyaux services rendus à la dame de Piégon par les jeunes

gens ? Pour lui, il s'agit certainement de travaux d'écriture et de comptabilité, en marge de sa charge de greffier de la châtellenie, disons de secrétariat privé. Le rôle de Catherine André, fille d'un serrurier de Dieulefit, est plus difficile à préciser. Était-elle chambrière, lingère, brodeuse, emplois tenus à l'époque, dans les petits châteaux par des jeune filles de bonne famille ?

Je peux encore répondre à votre dernière question. Que fait donc Jean Raffin, à genoux, sur cet ex-voto conservé dans l'église de Piégon ? Il remercie Notre-Dame du Cadenet d'avoir épargné de la peste le village dont il est aussi premier consul. C'est que l'épidémie a été terrible. Du trois novembre au dix-huit décembre 1628, elle a fait exactement cent victimes dans le village voisin de Mirabel. Et ce n'est peut-être pas tout, car une main anonyme a noté que celui qui tenait le registre est aussi mort de la maladie !

Piégon, c'est le riche village enserré dans ses murailles que vous voyez derrière Jean Raffin. Ne le cherchez pas dans l'admirable paysage. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un tas de ruines informes.

Celui, ou ceux, qui ont commandé le tableau ont demandé au peintre d'y faire figurer la légende de la fondation de l'église. La tradition veut qu'un paysan, intrigué par le comportement de sa vache qui se couchait toujours auprès d'un petit cade, fouilla le sol et en exhuma une très vieille statue de la Vierge

Marie, vestige d'un sanctuaire détruit dont on avait oublié l'existence et jusqu'au nom. Dans ces temps de grande ferveur populaire, on édifia sur cet emplacement une chapelle. Aujourd'hui, l'arbuste est devenu un arbre vénérable à qui les experts accordent sept à huit cents ans d'âge. Il se dresse toujours près du portail de l'élégante chapelle romane devenue église paroissiale.

Mais, me direz-vous, on ne voit sur le tableau ni chapelle romane, ni cade, ni vache, seulement un cabanon sans prétention architecturale, un jeune arbre fruitier d'essence indéterminée et... une chèvre. Il semblerait donc que le peintre ne soit jamais venu à Piégon. Comment après cela être sûr que le portrait de Jean Raffin, greffier de la châellenie et premier consul de Piégon au diocèse de Vaison, soit fidèle!

Samedi 21 Décembre 1613.
A Mirabel, dans la maison des Candy, à l'aube.

MARGUERITE BONHOMME
veuve CANDY

Elle est très belle. Je le sais. Je suivrai la rivière et je trouverai la grotte secrète où elle est cachée.

J'apporterai de riches offrandes : du miel, des fromages de chèvre, de l'huile d'amande et aussi des branches de houx tressées en couronne pour attirer son regard. Et je ferai brûler d'odorantes baies de genièvre.

Je lui dirai : « O antique déesse vénérée par la mère de ma mère et par la mère de celle-ci et par sa mère avant elle, Tu sais bien que nous ne T'oublions pas. Aujourd'hui, quand la cloche du prêtre nous appelle, nous prions, tête baissée dans l'église, au pied de l'Autre, avec son enfant dans les bras. Mais elle n'est que la Mère de Dieu, Toi, Tu es Déesse, et Ton pouvoir est immense. Nous le savons tous. Et je le sais.

Je le sais et je T'implore. Abaisse ton regard vers nous. Moi, je suis forte et courageuse. Et je pourrais gagner le pain de ma nichée, si j'avais seulement les deux pendus à mon tablier. Mais le

dernier, celui qui est né après la mort de son père, il n'a qu'un souffle de vie, et j'ai si peu de lait. Il faudrait veiller sur lui comme sur les braises d'un feu mourant et peut-être parviendrait-on à faire jaillir une belle flamme. Mais cela, comment pourrais-je le faire ? Et personne ne peut le faire à ma place.

O Déesse dont je ne sais plus le nom, prends pitié de moi. Cet enfant, je l'aime autant que les deux autres. Fais qu'il vive ou qu'il meure mais ne le laisse pas vivre à demi.

Si tu veux qu'il vive, envoie sur ma route un homme fort et solide qui nous prendra sous sa protection. Alors je soignerai l'enfant jour et nuit.

Si tu veux qu'il meure, que ce soit tout de suite, que cesse cette souffrance dont je ne puis le soulager.

Mais délivre moi de cette angoisse qui me dévore. Cet enfant, mon enfant, j'ai si peur qu'il ne soit jamais qu'un pauvre infirme mendiant son pain. Je T'en prie, déesse, je T'en prie.

Exauce ma prière et je Te servirai. Chaque année, quand le soleil redevient plus fort et que les jours grandissent, je T'apporterai des offrandes et j'ornerai Ta grotte. Et, pour Ta gloire, aussi longtemps que je vivrai, jamais pauvre ne cognera en vain à ma porte.

Je T'en prie, Déesse, je T'en prie... »

Le quatrième jour de Juin
de l'an de Notre Seigneur 1550. A Cornillac.

ANDRE FAVIER prodrome

*L'an de grâce mil cinq cent cinquante et le
quatrième jour du mois de juin, en présence de moi,
Guillaume Brusset, notaire, personnellement établi,
le prodrome ⁽¹⁴⁾ André Favier ...*

C'est moi. C'est de moi qu'on parle.

*Et a voulu et ordonné que quand son âme sera
séparée de son corps ...*

Seigneur, faites que cela arrive vite, faites que
mon âme s'éloigne de cette chair pourrissante, de ce
visage qui ne sait déjà plus sourire, de ces mains qui
font horreur lorsque je les tends en signe d'amitié.

Et que m'importe le lieu où on déposera mon
pauvre corps. Les morts ne sont assurément pas
moins accueillants que les vivants. Ils ne me
repousseront pas eux qui savent que je vais être si
vite pareil à eux.

*Et à ycelle sépulture, a voulu que soient
appelés sept seigneurs prêtres messe disant ...*

Si tout le monde est d'accord et si mes fils
payent, pourquoi pas ? Mais si vous étiez charitables,

14. *Prodrome* : individu soupçonné de maladie contagieuse.
Ici vraisemblablement la lèpre.

c'est maintenant, c'est à cette heure même, que vous feriez prier pour moi.

Moi, que vous chassez de ma maison. Ma maison qui fut celle de mon père et de tous les siens avant lui. Moi, que vous chassez du lit où mes enfants sont nés et où ma pauvre femme est morte. Moi que vous allez enfermer à la maladrerie de Nyons parmi les morts-vivants.

Jamais plus je ne m'assoierai à cette table pour rompre le pain avec ceux de ma maison. Jamais plus les soirs d'été, je ne jouirai de l'instant magique où le chant des grillons remplace celui des cigales, et jamais plus les soirs d'automne, assis sur la pierre du seuil, je ne prendrai plaisir à écouter se défaire le jour dans un concert maladroit d'insectes invisibles. Jamais plus les matins d'hiver, je ne guetterai le sifflement de la bise qui chasse les nuages lourds de neige. Et jamais plus je ne verrai le soleil se coucher derrière le haut rocher qui est tout mon horizon.

Jamais plus, Seigneur, je n'entendrai tinter cette cloche qui a sonné mon baptême et mes épousailles et qui en ce moment sonne mon glas, le glas du pauvre André Favier aujourd'hui prodrome et demain lépreux.

Ah ! que le temps s'arrête ! Que je les voie encore tels qu'ils étaient, il n'y a pas si longtemps, les quatre oisillons de la nichée que j'ai sauvés après la mort de la mère. Mes fils, les deux Jean, l'aîné grand et fort, muletier comme sont tous ceux de notre race.

Il a sa tête des mauvais jours. Il m'en veut de n'être pas tout à fait mort et surtout d'avoir à supporter tout ce jugement, car c'en est un et il lui coûte. Il est dur et âpre au gain, c'est vrai. Mais qui peut lui en vouloir. C'est la rude vie que nous menons qui l'a façonné ainsi. La morsure du froid sur les chemins, et la bise et la pluie, cela vous endurecité vite un garçon. Quant à l'autre, Jean le jeune, il n'en mène pas large le pauvre. Il est encore bien jeune, mais il sera toujours étroit d'épaules et soumis. Et même s'il est aussi mon héritier universel, il sait très bien qu'il n'aura jamais qu'un mot à dire à son frère et que ce mot sera *amen*. Qu'y puis-je, l'un est né loup et l'autre agneau. Je ne l'ai pas voulu ainsi et je n'y peux rien.

Les deux filles sont assises au bout du banc sous la fenêtre. L'image de Jehanne se détache à contre-jour. Elle cache sa figure derrière sa coiffe et elle pleure. Mais tout à l'heure, avant que le notaire arrive, elle n'a pas eu un mot pour tempérer les exigences de son mari. C'est bon, je suis d'accord, outre la dot qu'elle a eu en son contrat — et pourtant elle était belle — je veux bien qu'elle emporte encore une flassade ⁽¹⁵⁾ et deux linceuls ⁽¹⁶⁾ et même six gros de monnaie courante. Pourtant, là-haut à Moydans, dans la maison de son époux, les coffres en regorgent de linceuls et de flassades. Et les gros ne

15. *Flassade* : couverture de laine tissée.

16. *Linceul* : drap de lit de dessus.

manquent pas, ni les sous, ni les écus. Serait-elle devenue aussi avide que son mari. Dieu nous en garde. Ma petite Jehanne qui cherchait toujours les fleurs de pissenlit pour régaler notre vieille chèvre...

Et Magdeleine, ma Magdeleinette, ma Magde-lon... Celle-là le cœur me saigne de la laisser seule en ce monde. Plus de père, plus de mère et pas encore d'époux. Je la laisse à la garde de Dieu et de ses frères. Ecris, notaire et note bien tout ce qu'il faudra lui donner en dot au matin de ses noces. Ma fille bien aimée que je ne serrerais plus jamais sur mon cœur ...

C'est bientôt fini. Tout va être enfin en ordre. Je prendrai mon grand bâton de coudrier et ma besace. La crécelle aussi qu'ils m'ont apportée. Je rabattrai mon capuchon sur ma tête et je partirai. Il fait beau, l'air de ce matin de juin est doux. La forêt doit être tout éclairée de fleurs, j'y croiserai des écureuils et des oiseaux. Dieu fasse que je n'y rencontre pas des hommes.

Allons, courage. C'est mon cousin Barthélemy Favier qui signe et les sept autres vont être appelés à la faire. Ils ne le pourront, puisqu'ils ne savent pas. Mais qu'importe. Cet acte, c'est comme s'il était écrit en lettres de sang, de mon sang, le sang du pauvre André Favier lépreux.

Signe notaire. Et paye-toi. L'argent est sur la table. Adieu à tous. Que Dieu vous garde.

Le quinzième jour de septembre
de l'an de Notre Seigneur 1538.
A Villeperdix, dans la maison du Prieur.

GEORGES FABRE,
ménager de **VILLEPERDRIX**

La salle était basse et enfumée. Au dehors, l'air encore chaud bourdonnait de mouches. Par la porte grande ouverte le remue-ménage d'une soirée villageoise s'insinuait entre les paroles solennelles. Tout le monde était debout. L'intendant devant la chaise vide du Seigneur, avec à sa gauche, les deux prud'hommes, et à sa droite, le clerc, le notaire, le curé et son vicaire. Et tous les autres face à eux. Suant dans leurs gilets de peau de mouton et leurs meilleurs bonnets de laine, mis pour faire honneur à leur Magnifique et Puissant Seigneur, Aymar Antoine de Mévouillon, baron de Bressieu, Cornillon, et Villeperdix.

Mais il n'était pas venu. Et la déception était grande. Comment oser dire à ce groupe de personnages que l'on n'était pas d'accord, si le cas se présentait. A un homme seul, même puissant, oui, on adresse la parole, et il répond.

Le clerc, à l'appel de chaque nom déployait un parchemin. Et il lisait le bougre, et vite encore.

Tandis que moi, songeait amèrement Georges Fabre, je dois me souvenir de tout. De mon bien, et aussi de celui qui me vient du père de ma femme. Dieu fasse que je n'oublie rien.

Voilà c'est à moi. Ecoutons attentivement.

Je dois à mon Seigneur, à chaque fête de Toussaint, d'abord pour l'impôt appelé cens, pour moi-même, une eymine de froment, et pour mes bœufs, encore quatre eymines soit en tout cinq eymines. Et pour l'impôt appelé corvée, pour moi, six sols et six liards, et pour mes bœufs, douze sols. Et pour l'impôt appelé chevalage, deux eymines de gros blé. Et pour chaque trentenier de bêtes lanues ou de chèvres, six gros. Et pour chaque trentenier d'agneaux ou de chevreaux, trois gros. Et pour chaque grosse bête bovine, muletine, chevaline ou asine que j'ai depuis plus d'un an, un gros (seulement un demi-gros, si je les ai depuis moins d'un an et rien pour les bœufs de labour). Et pour chaque bête porcine que je nourris depuis un an, un demi-sol. Et pour le droit de cuire le pain de ma famille au four du Seigneur, je paierai trois cyvayers de froment et trois cyvayers de gros blé. Et je m'engage à faire moudre mon grain au moulin du Seigneur et à donner en paiement la vingtième partie du grain moulu.

Puis, je reconnais qu'en cas de dépense extraordinaire, comme la guerre ou le mariage de sa fille, le Seigneur pourra prélever un impôt

exceptionnel.

Et je paierai encore, pour ma maison sise à Villeperdrix, le quart et demi d'une poule. Pour une bègue et demi de pré que j'ai à Léoux, et la cabane qui est à la cime, trois quarts d'un civayer de froment. Pour six fossoyerées de vigne, que j'ai tant à Puy-Bernard, qu'à Verat et en Estivelenche, le quart d'un cyvayer de froment, plus deux deniers. Pour mon jardin près de la fontaine et pour mon chanebier des Naises, trois deniers. Pour trois eyminées et six saumées de terre à blé, qui sont éparées sur le terroir de Villeperdrix, je donnerai trois deniers, une obole, une pitte, et un cyvayer de froment, et la onzième partie de la récolte. Pour quatre eyminées et six sesterées de terre que m'a apporté en dot Jeanne Garaix, ma femme, je donnerai huit deniers, un liard et la vingtième partie de la récolte.

Ouf! Ça y est. Tout est dit. Il y a des mots bien compliqués, mais je sais ce qu'ils veulent dire parce que mon père qui les tenait de son père me les a expliqués jadis. Maintenant, pendant que c'est au tour de mon voisin Jean Durand d'entendre ses devoirs, récapitulons ce que je dois. Ce ne sera pas difficile, j'ai tout calculé ce matin et je l'ai noté au charbon sur le mur de la grange.

D'abord ce que je dois en monnaie courante pour la corvée et pour les terres. J'ai, Dieu soit loué, une paire de bœufs à l'étable, un âne à l'écurie, un porc dans sa soue et six trenteniers de moutons à

l'estive. Cela fera donc trente-six gros dix-huit sous quarante neuf deniers, une obole et une pitte. Disons deux livres et neuf sous.

Pour les grains, c'est clair. Il me faudra soustraire de ma récolte, je remercie la Sainte Vierge et tous les Saints du Paradis, elle a été bonne, sept eymines de froment et un peu plus de trois eymines de gros blé.

Et pour le reste, aïe, je ne trouverai jamais tout seul. La vingtième partie de ce que j'aurais récolté sur mes terres, plus la onzième du blé et encore la vingtième partie du grain porté au moulin. Combien cela peut-il faire. Je n'en sais rien. Et je serai obligé de donner ce que le clerc me demandera. Ce messire Giraud de Savoye que Monseigneur nous envoie de Die, a l'air honnête. Mais, il plisse un peu le front quand il lit. Peut-être n'y voit-il pas très bien. Pourvu qu'il ne se trompe pas en ma défaveur.

J'essayerai de l'amadouer. Je donnerai le bon quart de la poule, et un pilon. Mais j'attendrai un peu. S'il me demande trop de grains, je lui donnerai seulement un quart d'en haut et le bout de l'aile. S'il n'en fait pas un rôti, il en fera toujours un bouillon.

POUR AIDER A LA COMPRÉHENSION DE CE TEXTE

- Estive : séjour d'été des moutons.
- Bestes lanues : ovins.
- Chanebier : champ de chanvre.
- Directe : Seigneurie de laquelle dérivait un héritage.
- Emphythéose : bail à long terme, qui diffère du bail ordinaire en ce qu'il confère un droit d'hypothèque cessible et saisissable.

MONNAIES

La Livre vaut 20 sous
Le Gros vaut 15 deniers
Le Sou vaut 12 deniers
Le Liard vaut 3 deniers
La Pitte vaut 2 deniers
L'Obole vaut 1/2 denier
La Maille vaut 1/4 denier

MESURES AGRAIRES

L'Eyminée vaut 12 ares env.
La Sesterée vaut 20 ares env.
La Salmée vaut 1 hectare env.
La Fossoyerée est une mesure employée seulement pour les vignes.
La Bègue est une très ancienne mesure héritée des Egyptiens, employée pour les prés. C'était la surface que l'on pouvait irriguer (faire boire) en un temps donné.

La Saumée ou charge : 32 décalitres env.

En la veille des Ides de Septembre
de l'an de Notre Seigneur 1528.
Dans la vallée de Châteauneuf-de-Bordette.

Le premier CHAMOUX de CHÂTEAUNEUF-DE-BORDETTE

La petite troupe remontait vaillamment le lit du torrent. L'homme qui la conduisait allait droit son chemin sans jamais hésiter. Il semblait en connaître tous les détours et toutes les embûches et posait toujours ses pieds chaussés de solides socques de bois dans des places sûres.

Il n'était plus tout jeune. Sa barbe et ses cheveux coupés courts, son capuchon de bonne laine et ses chausses de bonne façon, tout laissait supposer en lui l'homme de confiance de quelque seigneur.

Derrière lui, un vieil homme s'appuyait de plus en plus lourdement sur un gros bâton de cornouiller. Une jeune femme portant un gros marmot endormi dans son tablier de futaine le suivait avec attention. Derrière elle, une jolie brunette en guenilles et pieds nus sautillait d'une pierre à l'autre en essayant d'accrocher le moins possible aux ronces du chemin un ballot de hardes aussi gros qu'elle.

Venaient ensuite trois gaillards de bonne taille qui gardaient, par ci, par là, dans leur allure quelque

chose de militaire. Le premier avait le bras gauche en écharpe et réprimait une grimace de douleur à chaque pas difficile. Une grande balafre barrait le front du second et le troisième était maigre à faire peur. C'était un grand garçon au teint basané et aux cheveux d'un noir de jais. On voyait bien qu'il venait de réchapper d'une grave maladie et qu'une fois tout à fait rétabli, il ferait un solide luron. Il tenait par la bride un gros âne gris auquel on avait attelé une sorte de brancard sur lequel on avait entassé quelques pièces de ferraille, un seau de bois, une petite meule de grès, plusieurs sacs de chanvre, quelques outres en peau de chèvre et une cage d'osier dans laquelle deux poules rousses et un grand coq déplumé piaillaient à perdre haleine.

On arriva enfin tout au bout de l'étroit couloir et le chef de file fit remplir soigneusement quatre outres de bonne taille à la maigre source qui naissait là. Tout le monde but abondamment et les outres, encore une fois remplies et chargées sur le dos des garçons, l'homme au capuchon de laine gravit lestement la pente abrupte où ne se voyait nulle trace de sentier. Les autres s'apprêtaient à le suivre, mais il était déjà parvenu au sommet d'où il leur lança avec adresse une bonne corde de chanvre. Cette rampe improvisée facilita grandement l'ascension du reste de la troupe et tout le monde se trouva bientôt au bas d'une large terre en pente douce sur laquelle on devinait parmi les ronces, les ruines de ce qui avait

dû être une chapelle entourée d'un enclos.

On était à cette heure du jour où le soleil fait resplendir d'une dernière gloire la scène qu'il va quitter. La vue était immense et magnifique. A l'est, la vallée se déroulait vers des horizons lointains où les sommets s'étagaient en des gris bleutés de plus en plus pâles jusqu'à se confondre avec la douce couleur du ciel.

De l'autre côté du ravin, l'horizon était barré par une haute montagne noire au sommet de laquelle se devinaient quelques traces de constructions .

Tous admiraient, essayant de trouver autour d'eux un signe favorable, une marque de bon accueil. Le chef de file s'agenouilla à même la terre et les autres l'imitèrent. Ils répétèrent après lui une courte prière en latin et invoquèrent la protection du saint évêque à qui cette chapelle avait été dédiée autrefois.

Puis l'âne une fois dételé, et tout son monde assis sur les pierres qui, jadis, avaient dû servir de clôture à l'enclos, on tira quelques maigres provisions d'un des sacs : du fromage de chèvre très sec, des noix et de larges tranches de pain bis. Avant de donner le signal du repas, l'homme au capuchon parla en ces termes : « Vous voilà arrivés. Comme je vous l'ai dit ce matin à la foire du Buis, cette contrée est déserte. Les gens de guerre l'ont dévastée il y a bien longtemps et une maladie épidémique a emporté les derniers habitants il y a maintenant dix ans. Si vous acceptez d'y vivre Monseigneur Louis

de Soyans, mon maître, s'engage à ne rien vous demander, ni à vous, ni à vos descendants durant vingt ans. Il s'engage aussi à vous donner en propre, les terres que vous aurez défrichées au bout de cinq années et les demeures que vous aurez bâties dans le même temps pour vous abriter, vous et vos bestiaux. En échange vous devrez entretenir le chemin, réparer cette chapelle, la grande église et encore aider aux maçons qui viendront réparer les murailles du château. Il vous faudra aussi entretenir la grande citerne et vous engager à en garder l'emplacement secret. Demain, je vous montrerai les parcours sur lesquels vous aurez le droit de mener paître et l'arbre qui marque le milieu du jour quand il n'a point d'ombre. Puis l'un de vous redescendra avec moi jusqu'à Mirabel et reviendra avec une chèvre pleine et deux brebis, la chacune suivant son agneau que Monseigneur vous offre en signe de bienvenue. Et moi, maître Jean Vincent, je vous donnerai une émyne de méteil et un barral de vin en souvenir de mes parents défunts qui ont vécu ici. Vous pourrez récolter les fruits qui sont aux arbres et aux buissons, perdigons ⁽¹⁷⁾, pommes, poires, mûres et avelines. Vous pourrez aussi recueillir les brus ⁽¹⁸⁾ qui sont légion dans la forêt et, exceptionnellement, tirer aux oiseaux jusqu'au printemps. Dans ces sacs, vous trouverez, du sel, des olives, des fromages et un *bro-*

17. *Perdigons* : variété de prunes.

18. *Brus* : colonies d'abeilles sauvages.

chot ⁽¹⁹⁾ d'huile. Quand vous aurez défriché une bonne pièce de terre vous viendrez chez moi et je vous donnerai de quoi l'ensemencer. Faites une bonne provision de bois car il arrive que l'hiver soit long et rude. Pendant le mauvais temps, vous pourrez vous occuper, les vernes ⁽²⁰⁾ poussent en quantité au fond du vallon et les paniers se vendent très bien au printemps au marché du Buis et même plus loin. »

Il termina sa harangue en s'adressant à chacun en particulier : « Grand-père, ta sagesse et ta science serviront à cette jeunesse autant que leur force. Je te confie cette mense et tu tiendras le compte de ce que je laisse. J'espère que ta fille trouvera ici l'oubli de son malheur et qu'elle s'occupera avec diligence des vivres et du logement de tous. Quand à toi, petite, tu es la plus jeune et pour l'instant, la plus vaillante. Souviens-toi qu'on t'a accueillie avec bonté et sers tout le monde de ton mieux. Et vous les garçons, l'ouvrage ne manque pas, l'espoir de bien vivre et de finir dans la peau d'un homme à son aise plutôt que dans celle d'un gueux non plus. Mais si l'un d'entre vous à le mal du pays, il n'aura qu'à reprendre son sac et saluer la compagnie ».

Le mal du pays ! Le grand échalas basané eut un mince sourire. Oh ! que non, il n'aurait pas le mal

18. *Brochot* : mesure locale pour l'huile (environ 2,5 l.).

19. *Verne* : variété de saule dont l'écorce est utilisée en vannerie.

du pays ! Là-haut l'été était déjà fini et la première neige n'était pas loin. Et les pieds gelés et les doigts gourds, et « Dieu vous bénisse Dom Bernard » et « Grand merci Dom Pierre » et « Oui mon Père, je vous servirai jusqu'à ne plus sentir mon échine et le soir ma soupe sera toute parfumée du lard que vous mangerez... »

C'est pour cela qu'il avait suivi ce gueux de sergent recruteur qui l'avait laissé à moitié mort et sans un sou, un soir sur le bord de la route. Son bien tenait tout entier dans sa poche : une fronde et un couteau. Laisse tes grains, bonhomme, avec ma fronde, j'améliorerai l'ordinaire. Et dans ce pays, le bois ne manque pas, ni les pierres rondes. Je ferai de jolies *fusaiolles* ⁽²¹⁾ que les filles achèteront plus cher que les paniers d'écorce de saule.

Ici, il allait vivre enfin, être un homme libre, défricher des terres, bâtir une maison. L'image d'une tresse blonde et d'un jupon rouge à bandes noires traversa son esprit une dernière fois. Son pays à partir de ce soir, c'était ici, pour toujours.

Maintenant la nuit était tout à fait tombée. On ne distinguait même plus l'or pâle des peupliers. Mais la vallée, leur vallée, était étrangement présente par son odeur profonde. Odeur lourde des cades, des genévriers et des buis, odeur subtile du thym et de la sarriette, fragrance impalpable des fruits mûrs.

Le garçon en était pénétré. Et au cœur de cette

21. *Fusailloles* : poids lestant le fuseau.

symphonie, l'odeur palpitante de la fille montait comme une petite musique.

Il n'osait pas la regarder. Mais depuis le matin qu'il la suivait, il savait par cœur la rondeur de ses hanches et la finesse de ses jambes. Elle lui ferait un beau garçon. C'était sûr. Et on le baptiserait dans la chapelle qu'il aurait tôt fait de réparer avec l'aide de ses compagnons. Maître Jean Vincent serait le parrain et son Monseigneur offrirait sûrement le cierge.

Les premières étoiles se levaient. Le garçon sentit le sommeil le terrasser. Il luttait pour penser encore à ce bonheur qui commençait. Cet enfant l'enracinerait dans cette terre. On lui donnerait le nom du saint patron de la chapelle. Au fait comment s'appelait-il déjà ? Quenin. Quenin Chamoux, ça irait très bien. Ce serait un très beau nom. Un nom d'ici.

A travers la nuit, le sourire de la fille le pénétra comme une pluie d'étoiles.

TABLE DES PORTRAITS

Avertissement	5
Introduction	7
Où je vous demande la permission de me présenter	9
Marie Rippert épouse Allegret, ma grand-mère	13
La famille Allegret part en voyage	18
Aimé Chamoux, enfant	26
Gioanni-Battista Marletti marchand de vin	33
Madgeleine Teste épouse Chamoux, ménagère	35
Joseph Allegret-Bourdon charpentier de marine	39
Marie-Ursule Rippert, veuve Albonenc, dite « la tante Rippert »	44
Mathieu Geay meunier du Pont de Barret	56
Jean-Joseph Esprit Aubert prieur-curé du Poët-Sigillat	61
Jeanne Buffarden nièce du prieur de Saint-Ferréol	71
Maître Charles Desandrès notaire à La Motte	75
Louise Ramus qui, plus tard, fut la troisième épouse d'Antoine Bourgeaud	81

Antoine Rasclard	
berger, galérien pour la Foi	85
Etienne Istre et Suzanne Marin	
portrait à deux voix discordantes	89
Pierre Favier	
muletier de Cornillac	94
Marie Durieu épouse d'Abel Fabre	
notaire à Villeperdrix	98
Jean Raffin	
greffier de la Châtellenie de Piégon	103
Marguerite Bonhomme	
veuve Candy	107
André Favier	
prodrome	109
Georges Fabre	
ménager de Villeperdrix	113
Le premier Chamoux	
de Châteauneuf-de-Bordette	118
Table des portraits	125

dans la même collection
LITTÉRATURE
les éditions d'utovie publient

Jean-Marc Carité
Elisabeth Carpentier
Simone Chamoux
Edwige
Marie Fougère
Henri Guillemin
Marie-Christine Labourie
Robert Morel

catalogues et lettres d'information
vous seront envoyés sur simple demande
adressée aux :

Editions d'Utopie
40320 BATS (France)

Achévé d'imprimer
pour cette nouvelle édition
en janvier 2012
par **ICN** (Orthez)

Dépôt légal janvier 2012

© Diffusion Différente, Utovie, 2012